



J'ai vu...



LES REVOICI !

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

PRÉLUDES, poèmes, par DANYL-HELM.



De M^{me} Danyl-Helm, un livre, un beau livre de vers frémissants, tour à tour tragiques et passionnés, ainsi qu'il sied quand une imagination d'élite s'exprime. Mais parmi les voix dont l'auteur invoque « les chères inflexions », il est un peu surprenant de ne pas rencontrer celle des écrivains qui ont fait la guerre, mettons tout simplement en qualité de soldats.

LA SIRÈNE HURLE, par RENÉ BIZET. — Un vol. in-16 — (Renaissance du Livre.)

Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut rendre compte d'un tel livre. Dans un style d'une pureté évocatrice, René Bizet excelle à rendre les inquiétudes qui ne cessent d'influencer les écrivains d'une génération littéraire particulièrement tourmentée par l'imagination précise de Stevenson. *La Damnation de Moïse Berkowickyz* est un chef-d'œuvre et *la Nuit des Enfants perdus* vaut les plus belles pages de Marcel Schwob. Je ne connais guère de plus belle exégèse sur la route de Mandalay que les pages écrites par René Bizet sur une pauvre ivre de tafia dans un petit bar de palissandre. Ce livre est précieux, comme certains coquillages calédoniens qui recèlent dans leur conque délicate les bruits alternés du flux et du reflux. Mais René Bizet sait que la nature seule est insuffisante pour les imaginations d'élite. Quelques navires de qualité apportent dans ce très beau livre des produits exotiques d'une coloration émouvante et perverse.

LA LANTERNE DU CYNIQUE, par ALBERT LANTOINE. — (Édition du Livre mensuel.)

« Ne réhabilite personne. La vérité, c'est du dilettantisme. Dans la vie des hommes le sentiment l'emporte sur la raison, et l'histoire a tort devant la légende. »

C'est tout le livre qu'il faudrait citer et, comme pour le précédent, ce n'est pas encore en quelques lignes que l'on peut décrire ce parfait petit livre qui au XVII^e siècle eût rangé son auteur parmi les libertins qui connurent la corde et le bûcher, quelquefois même le bûcher sans la corde.

DIEU, L'INVISIBLE ROI, par H. G. WELLS. — Un vol. in-16. — (Payot, éditeur.)

C'est la suite logique de *Monsieur Britling* commence à voir clair. La fin de ce dernier ouvrage, assez nébuleux d'ailleurs et bien dans la tradition de certains auteurs anglais, trouve dans ce nouveau livre son explication.

« La religion est l'alpha et l'oméga de toutes choses, déclare M. Britling, et tant qu'un homme n'a pas trouvé Dieu et que Dieu ne l'a pas trouvé, il ne sait où il commence ni où il va... »

Ceci, comme tous les reflets intimes de la sensibilité, ouvre la porte aux discussions naturellement interminables.

L'AFFAIRE SALVATOR, roman par MAURICE DARIN. — (Flammariion, éditeur.)

C'est un livre extrêmement condensé, roman d'action et roman psychologique. Dans un cadre dépouillé de tout pittoresque, l'auteur fait évoluer des personnages qui appartiennent à la tragédie classique. Il a exécuté cette transposition avec un rare bonheur.

DANS LES CAMPS DE REPRÉSAILLES, par JEAN-JULES DUFOUR. — (Hachette et C^{ie}, éditeurs.)

Ce livre est un formidable réquisitoire contre l'esprit militaire des Allemands. L'auteur a tracé le récit de sa captivité en Allemagne dans un camp de représailles avec une sûreté de ligne remarquable. Ce livre de souvenirs se compose admirablement autour

de cette idée capitale : La souffrance subie par des hommes particulièrement sensibles — presque tous ces prisonniers sont des intellectuels — devant la perte systématique de leur personnalité. Ce livre mériterait d'abondants commentaires et donne sur les hommes quelques aperçus qui, pour n'être pas absolument neufs, n'en sont pas moins écoeuvrants.

DEUX CONTES, par MAURICE MÆTERLINCK. — Une plaquette sur papier de Rives, avec un portrait de l'auteur. — (G. Crès, éditeur.)

Deux jolis contes de Maurice Mæterlinck : *le Massacre des Innocents* et *Onisologie*, ce dernier presque inédit, œuvre de jeunesse de l'auteur et offrant quelques rapprochements avec *l'Hôte inconnu*. L'édition est remarquable et digne d'une maison qui apporta dans le livre français des transformations qui, il faut l'espérer, feront école.



Le Professeur Kurt Oscar Muller

SES LETTRES DE 1912-1915
SON CARNET DE GUERRE

par
L'ABBÉ WETTERLÉ

Ancien Député au Reichstag

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
PARIS — 30, Rue de Provence, 30 — PARIS

COUVERTURE DESSINÉE PAR HANSI
pour le volume *Le Professeur Kurt Oscar Muller* par l'abbé WETTERLÉ.
(L'Édition Française Illustrée, Paris.)

LE PREMIER "AS" : PÉGOU, par PAUL BONNEFON. — Préface par le colonel aviateur Girod. Volume in-12. (Berger-Levrault, éditeur.)

Ce livre comble une lacune. L'autorité de Pégoud en matière d'aviation valait qu'on écrive ce livre. M. Paul Bonnefon l'a écrit ainsi qu'il le fallait, c'est-à-dire qu'il a fait un livre documenté, plein de renseignements intéressants et surtout aussi vivant qu'il est nécessaire pour « prendre » le lecteur le plus profane.

EN HAUTE ALSACE ET DANS LES VOSGES, par JULIEN ARÈNE. — (G. Crès, éditeur.)

Ce livre mérite une des meilleures places dans les carnets de route écrits par les écrivains soldats. Il est bien écrit, il est vivant, il est sincère. L'auteur a souvent préféré écrire en marge des scènes désolantes qu'il a vécues. C'est, à notre avis, le meilleur moyen d'atteindre à la vérité, car le tir de barrage le plus dur ne laisse chez ceux qui le subissent qu'une impression immédiatement très lointaine, difficile à préciser.

Il est ici rendu compte de
tous les livres envoyés en double exempl.
à la Rédaction de J'ai vu...,
30, rue de Provence, Paris.

JEPH, LE ROMAN D'UN AS, par HENRY DECOIN. — Un volume in-16, prix : 4 fr. 50, préface de G. de Pawlowski. — (L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)



Le livre du lieutenant Henry Decoin n'est pas composé à la manière d'un carnet de route. Les impressions sont groupées autour de Jeph qui, avant d'être un « as » dans l'aviation, a été un « as » dans un régiment de zouaves. C'est toute l'histoire de la guerre avec ses étonnantes fluctuations. Mais quel ilvre intensément vécu ! Pourtant l'amertume n'y trouve point place. Et, comme le dit M. G. de Pawlowski dans la préface : « Il y a dans ce roman toute l'âme saine et robuste d'une génération qui répugne à tous les mensonges de la vie, à toutes les fourberies d'une politique périmée. »

Il faut lire ce très beau chapitre où Jeph s'évade du dépôt et revient à son régiment, à son colonel, un colonel de zouaves dessiné avec une remarquable précision.

AMES, poèmes, par FERNAND DIVOIRE. — Un volume. (Renaissance du Livre.)

Faust, Iago, Don Juan et Perceval. Ces quatre noms éclairent de leurs diverses ce beau poème et chacun de ces héros fabuleux possède un petit enfer construit à sa mesure, un enfer où les idées sont aussi décoratives que des pierres précieuses, où les symboles se confondent avec les parfums et les parfums avec les émotions les plus rares et quelques types choisis parmi les grandes figures de légendes et de tapisseries. Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut analyser les multiples facettes de ce poème, et M. Fernand Divoire est un magicien qui sait asservir la lumière dans un prisme avant de la faire jouer autour de certains vers définitivement dorés. PIERRE MAC ORLAN.

LE PROFESSEUR KURT-OSCAR MULLER, par l'abbé WETTERLÉ, ancien député au Reichstag et à la Chambre d'Alsace-Lorraine. — Un vol. in-16, prix : 4 fr. 50. — (L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

Un livre de Wetterlé présenté, sous une couverture dessinée par Hansi, par une préface de Paul Deschanel, quel triple régal pour les amateurs de pur esprit français !

Dans la préface de M. Paul Deschanel, de l'Académie française, nous lisons ces lignes : « Les lettres de ce soi-disant professeur de Thuringe, Kurt-Oscar Muller, qui forment la première partie du volume, sont de petits chefs-d'œuvre d'adresse, de malice et d'esprit. « L'Allemand, dit-il, a une horreur profonde de l'ironie » : elles ne sont point faites pour lui en donner le goût !

« Dans la seconde partie du volume, le visage de l'abbé Wetterlé perce toujours davantage sous le masque du professeur thuringien. Il nous montre Berlin pendant les premiers mois de la guerre, l'enthousiasme, l'ivresse, les illusions, la course effrénée au plaisir : la guerre y a déchaîné toutes les passions et tous les vices. Puis il compare la vie de Berlin à celle de Paris. Il oppose les deux races, impénétrables, inintelligibles l'une à l'autre. Il prend l'âme allemande sur le vif ; il l'a pénétrée à fond.

« Par ce livre à la fois spirituel et poignant, le vaillant champion de la France en Alsace s'est créé un nouveau titre à notre gratitude. »

LIVRES REÇUS

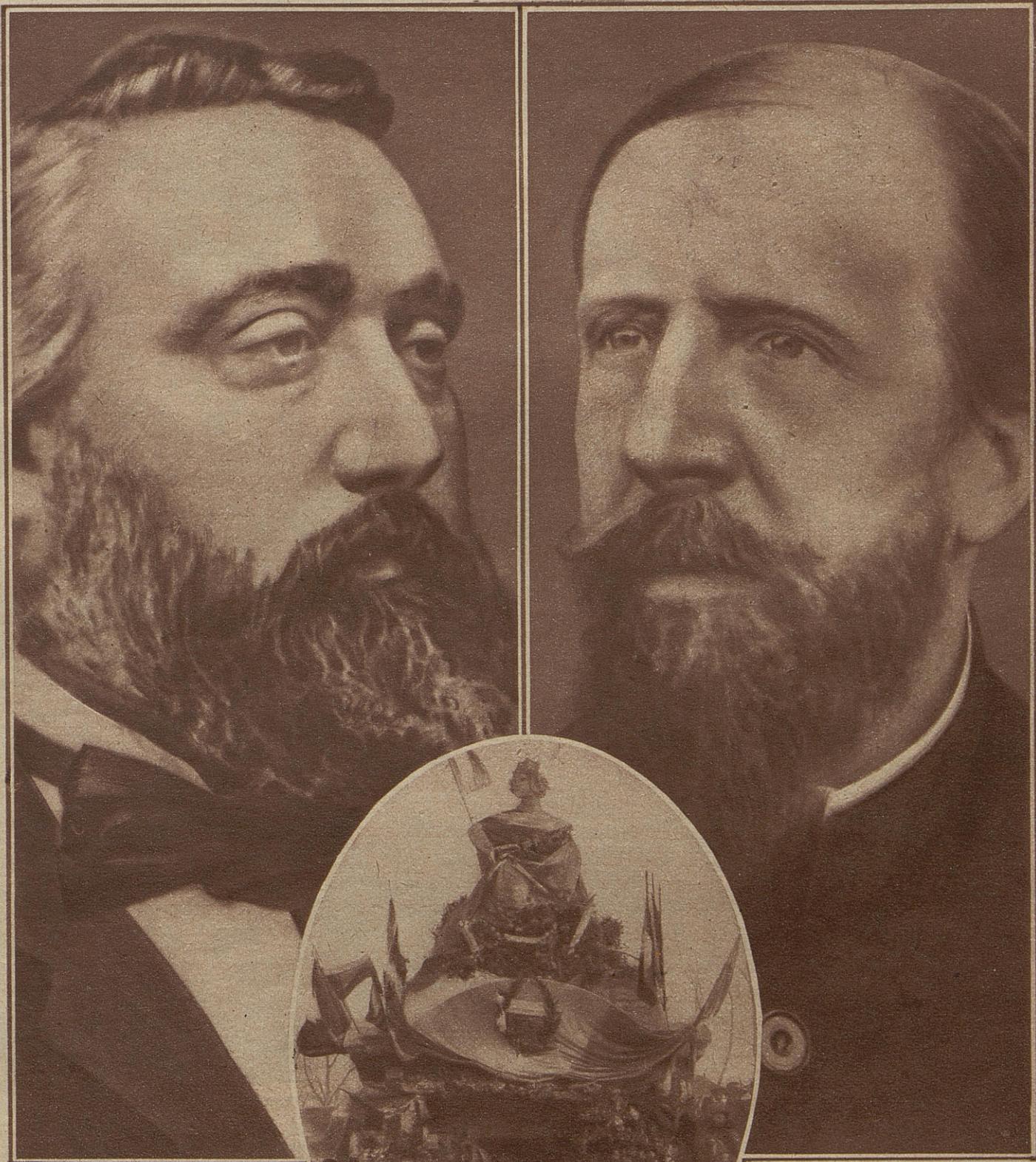
L'IMMACULÉE, par Edouard Schneider (Albin Michel) — DOSTOÏEWSKY, par Serge Perski (Payot). — PORTRAITS PARISIENS, par André Germain (Crès, éditeur). — SCÈNES DE LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS, par André Billy (Renaissance du Livre). — SIMON LE PATHÉTIQUE, par Jean Giraudoux (Bernard Grasset). — EN REPRÉSAILLES, par Eugène-Louis Blanchet (Payot). — HEURES D'ORIENT, poèmes par P.-L. Féard-Dharteville.

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



GAMBETTA

ILS ONT ENFIN

Eux aussi, Déroulède et Gambetta, ont mérité l'hommage que les Chambres françaises ont décerné à Clemenceau et à Foch : " Ils ont bien mérité de la Patrie ". A l'heure où l'Alsace et la Lorraine nous sont enfin rendues après un demi-siècle d'esclavage, où Metz et

DÉROULÈDE

LEUR REVANCHE !

Strasbourg se parent des drapeaux tricolores, il est juste que la pensée de tous se tourne vers ces deux grands Français, ces deux grands ouvriers de la Réparation éclatante du droit violé. La Revanche — que nous tenons enfin — est aussi, est beaucoup leur œuvre.

LA JOIE DE PARIS A L'ANNONCE DE L'ARMISTICE : " LE JOUR DE GLOIRE EST ARRIVÉ ! "



La nouvelle se répandit comme la foudre : « l'Allemagne avait capitulé ! » Tandis que le canon tonnait et que les cloches sonnaient à toute volée, la *Marseillaise* partout retentit. En un élan fraternel,

hommes, femmes, soldats, qui tout à l'heure ne se connaissaient pas, se prennent bras dessus, bras dessous et, en chantant, courent sur les boulevards. « C'est la fin... l'Allemagne est vaincue... Vive la France ! »

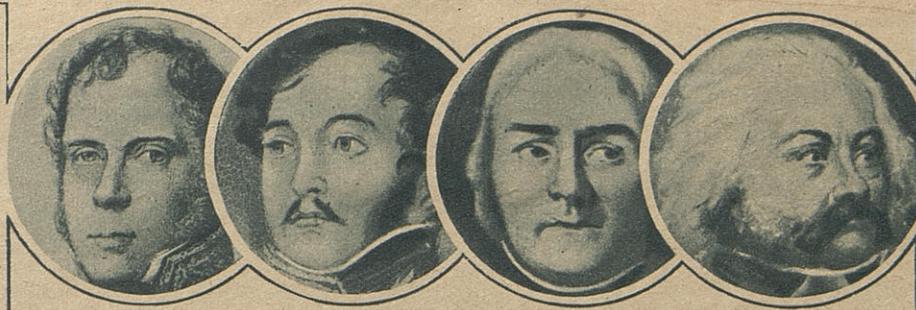
C'EST A CLEMENCEAU ET A FOCH

que *J'ai vu...* consacrera son prochain numéro

36 pages. — 3.000 lignes de texte. — Plus de 100 illustrations. — Prix : 1 franc.



Le maréchal Fabert.



Ney. Rapp. Lefebvre. Cusine.

QUELQUES ILLUSTRES ENFANTS DE L'ALSACE ET DE LA LORRAINE.

LES TRÉSORS RETROUVÉS DE L'ALSACE ET DE LA LORRAINE



Le maréchal Kellermann.

EN nous arrachant l'Alsace et la Lorraine, Bismarck savait bien ce qu'il faisait; il agissait en pleine connaissance de cause et avait parfaitement conscience qu'il prenait à la France ses deux provinces les plus riches au point de vue minéralogique et par

les services postaux, télégraphiques, téléphoniques ont été développés avec la même intensité, ainsi que les voies navigables. Par suite de la régularisation du cours du Rhin entre Mannheim et Strasbourg, le trafic du port de cette dernière ville s'est élevé en 1913 à plus de 2 millions de tonnes. Plus de 50 millions ont été dépensés de 1881 à 1904 pour les travaux d'irrigation, les canaux, les conduites d'eau qui ont amélioré l'outillage industriel du pays.

Car l'Allemagne a poussé tant et plus le développement industriel dans les pays qu'elle maintenait en servitude. Il faut dire que ceux-ci ont payé assez cher leur prospérité, car entre 1872 et 1910 la situation financière de l'Alsace pouvait se résumer ainsi : les dépenses de l'État étaient passées de 39 à 90 millions, soit de 25 à 48 francs par tête d'habitant ; celles des communes avaient progressé de 18 à 70 millions, soit de 12 à 37 francs par tête, tandis que la dette de l'État, de 3 750 000 francs, passait à 53 millions, et celle des communes de 19 à 225 millions.

Les Allemands se vantent donc à tort d'avoir facilité la prospérité de l'Alsace et de la Lorraine, dont ils ont surtout



Le général Kléber.

grevé les budgets pour engraisser leurs nombreux fonctionnaires avec des traitements particulièrement élevés. Les Alsaciens-Lorrains ont toujours été des travailleurs acharnés et, avant l'occupation allemande, Mulhouse était déjà une des cités industrielles les plus réputées des deux côtés du Rhin.

LES CHEMINS DE FER ET LES USINES

Quoi qu'il en soit, l'Alsace et la Lorraine nous ont fait retour; il est donc naturel de faire l'inventaire du trésor que l'héroïsme de nos poilus et la science de leurs chefs nous ont rendu.

Au fur et à mesure de l'avance de nos troupes, la remise des chemins de fer s'est effectuée : c'est pour l'Alsace un beau réseau de 2 000 kilomètres de voies ferrées valant plus d'un milliard qui va être rattaché à notre Compagnie de l'Est. De même



Carte montrant les richesses du sous-sol de l'Alsace et de la Lorraine.

côté des anciennes entreprises indigènes comme celles de la famille de Wendel, se sont dressés les métallurgistes allemands Thyssen, Stumm et Roehling, la Gelsen kirchener Aktien-Gesellschaft, la Lothringer Hüttenverein Aumetz Friede, la Rombacher Huttenverein, etc. Un an après l'annexion, les 33 mines d'Alsace-Lorraine produisaient un million de tonnes de minerai, d'une valeur de 7 millions de francs; en 1912 elle atteignait 20 083 236 tonnes dont 3 800 000 tonnes de houille, et le reste de minerai de fer, le tout représentant 100 millions de francs. En 1872, les hauts fourneaux occupaient 1 500 ouvriers et transformaient 600 000 tonnes de minerai en 200 000 tonnes de fonte; en 1913, 8 000 ouvriers, travaillant 10 millions de tonnes de minerai de fer, produisaient 3 800 000 tonnes

en 1913 à plus de 2 millions de tonnes. Plus de 50 millions ont été dépensés de 1881 à 1904 pour les travaux d'irrigation, les canaux, les conduites d'eau qui ont amélioré l'outillage industriel du pays.

Les industries textiles, tant pour le coton que pour la laine et la soie, filature, impression sur étoffes, tissage de coton, compression, rien que pour l'Alsace, près de 8000 établissements occupant 80 000 ouvriers; 411 de ces usines emploient des moteurs mus par l'eau, la vapeur ou l'électricité, et on comptait avant la guerre 61 sociétés par actions avec un capital dépassant un total de 145 millions de francs.

L'industrie chimique occupe plus de 4 000 ouvriers dans 350 établissements, dont cinq grandes usines ayant plus de 200 ouvriers et cinq sociétés par actions au capital de 7 millions.

LA RICHESSE DU SOUS-SOL

Mais ce sont les industries minières et métallurgiques, surtout en Lorraine, qui ont réalisé les plus grands progrès.

Dans la région de Thionville, à



Le général Lassalle.

J'ai vu...

de fonte. Pour l'acier, la production annuelle, qui était de 180 000 tonnes en 1872, atteignait 2 300 000 tonnes. C'est principalement la découverte de Thomas et de Gilchrist qui, en permettant l'utilisation des minerais de fer phosphoreux, a déterminé l'essor prodigieux de la sidérurgie en Alsace-Lorraine.

La découverte, en 1904, par M. Joseph Vogt, de Sulz, des gisements de sels de potasse, a accru d'un nombre considérable de milliards les richesses naturelles des deux provinces. Jusque-là, on ne connaissait en Europe que deux gisements de sel potassique et de sylvinite (chlorure double de potassium) : l'un à Strassfurt, près de Magdebourg, et l'autre à Kalucz, en Galicie. Les gisements de sel potassique reconnus jusqu'ici en Alsace couvrent 172 kilomètres carrés pour la couche supérieure et 84 kilomètres carrés pour la couche inférieure, contenant 700 millions de mètres cubes de sylvinite, et 230 millions de chlorure de potassium, soit une richesse évaluée en 1914 à plus de 60 milliards de francs.

En 1912, le travail avait commencé dans douze mines, dont une seule, la mine Amélie, était en pleine production; le gouvernement allemand faisait d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour ménager les établissements rivaux de Strassfurt.

Les gisements de sel gemme sont également une des grandes sources de richesse de la Lorraine. S'étendant depuis Fontenoy-sur-Moselle jusqu'à la haute vallée de la Seille sur le territoire de Dieuze, de Vic, de Château-Salins, de Chambrey, jusqu'à Nancy, Lunéville et Morhange, ces gisements couvrent 400 kilomètres carrés et leur épaisseur varie de 10 à 70 mètres. Actuellement 142 kilomètres carrés seulement sont en exploitation.

Les sources bitumeuses de Pechelbronn, en Alsace, situées entre Wissembourg et Haguenau et réparties sur 10 ou 12 hectares, ont fourni, en 1914, 30 000 tonnes d'huile brute dont la moitié d'essence.

L'industrie des machines a suivi les progrès de la métallurgie et des industries textiles; elle employait, en 1875, 13 300 ouvriers et, en

1907, 24 300 ouvriers étaient groupés en 2 547 établissements, dont 28 usines employant plus de 200 personnes et parmi lesquelles 12 sociétés par actions au capital de 40 millions de francs.

Au point de vue agricole, l'Alsace est restée ce qu'elle était avant 1870, une riche contrée très productive. La diminution de la surface cultivée pour certains produits (blé, houblon, vigne) a été compensée par un accroissement

genthal et de Mutzig montrent que ces autres industries sont tout aussi prospères.

LES RICHESSES ET LES ÉCOLES

On comprend donc que la population industrielle des provinces annexées, qui était, en 1875, de 245 000 personnes, ait doublé, puisqu'en 1907 elle était déjà de 421 000 personnes.

L'ensemble des opérations de la Reichsbank (succursales de Strasbourg, de Mulhouse et de Metz) était, en 1876, d'un milliard de francs, contre 9 milliards en 1910. Les dépôts des caisses d'épargne sont passés de 9 millions en 1872 à 235 millions en 1870.

Au point de vue de l'instruction publique, les provinces annexées sont particulièrement bien dotées. L'Université de Strasbourg avait 47 professeurs et 220 étudiants en 1872; elle compte aujourd'hui 176 professeurs et 2 200 étudiants, une bibliothèque comportant un million de volumes et un budget dépassant 2 millions de francs. L'enseignement secondaire comprend 15 lycées ou gymnases et 13 real-schulen avec 700 maîtres et plus de 10 000 élèves; l'enseignement primaire est dispensé à 320 000 élèves dans 3 846 écoles par 4 138 maîtres et 4 053 maîtresses. Enfin l'Alsace possède un enseignement technique et professionnel remarquablement organisé: l'École de chimie de Mulhouse a une réputation mondiale.

Malgré cette prospérité, la population de l'Alsace-Lorraine est restée presque stagnante: de 1 814 564 habitants en 1905, elle est passée à 1 874 014 en 1910, soit un accroissement de 60 000 habitants durant une période de cinq ans. La raison de cette stagnation apparente, c'est qu'entre les deux recensements 50 000 Alsaciens-Lorrains étaient passés en France. Ils vont rentrer maintenant dans leur pays et contribuer encore à son plus grand développement qui aidera à panser les cruelles blessures de la France, qui a donné le meilleur de son sang pour leur rendre la liberté.

A. V.



Le général Bourgeois.
Le général Mangin.
Le général de Maudhuy.
Le général Hirschauer.
QUATRE ALSACIENS-LORRAINS DE LA GRANDE GUERRE.

correspondant pour certains autres (seigle, avoine, pommes de terre, légumes, arbres fruitiers). En 1908 et en 1911, l'Alsace, qui a résisté au phylloxera, a obtenu des récoltes de vin atteignant 44, puis 50 millions de francs.

Les faïenceries de Niederwiller et de Sarreguemines, les verreries de Saint-Guérin et de Wallerystel, les manufactures d'armes de Klin-

L'ÉGLISE ET LA GUERRE



L'ÉVÊQUE D'ORIGINE ALLEMANDE DE METZ QUITTE LA VILLE DEVANT LES TROUPES D'OCCUPATION FRANÇAISE (20 novembre)



MONSIEUR AMETTE SE RENDANT A NOTRE-DAME LE DIMANCHE 17 NOVEMBRE CHANTER UN " TE DEUM " EN L'HONNEUR DE LA VICTOIRE

J'ai vu...

LE JOUR DE COLÈRE



Ce tableau, qu'un peintre bien connu avait exécuté quelque temps avant sa mort, est une véritable vision dantesque. Le kaiser drapé dans son manteau impérial, tout dégouttant de sang, est dressé

au bord de l'Enfer où il va tomber, tandis que la foule innombrable de ses victimes, des femmes, des enfants et des vieillards, étalant leurs mutilations et leurs tortures, clament leur haine et crient vengeance.

L'ABDICATION DU KAISER ROUGE



Après trente ans de règne, Guillaume II de Hohenzollern a dû passer la frontière comme un fugitif et chercher un asile dans un château de Hollande. Mais avant d'abdiquer il avait essayé de

trouver un appui au milieu de ses généraux. Il croyait que ses officiers auraient pu lui éviter de signer son abdication. Mais la volonté de l'Entente était plus forte que sa propre volonté : il a dû signer et partir.

Les échos de J'ai vu...

L'ORDRE DU JOUR PÉTAÏN

Il faut lire le dernier ordre du jour du maréchal Pétain à ses soldats. Il y a tout un programme dans cet ordre, et qui se rapproche singulièrement du programme wilsonien. Le président Wilson parle en pasteur de peuples, le général Pétain en chef d'armées. Mais sous le style militaire comme sous le style évangélique on voit percer une pensée commune, un commun idéal, très noble et très humain.

« Les peuples qui ont appris la discipline de la liberté, dit le président, et qui l'ont pratiquée avec méthode, sont maintenant appelés à faire la conquête du monde par la seule force de l'exemple et du secours amical. »

« Vous ne répondrez pas aux crimes commis par des violences qui pourraient vous sembler légitimes dans l'excès de vos ressentiments, ordonne le général Pétain. Vous resterez disciplinés, respectueux des personnes et des biens. Après avoir battu vos adversaires par les armes, vous leur en imposerez encore par la dignité de votre attitude et le monde ne saura ce qu'il doit le plus admirer, de votre tenue dans le succès ou de votre héroïsme dans les combats. »

« De la tenue dans le succès ! » Donnons à cette phrase d'un grand capitaine tout son sens. Il ne s'agit pas seulement que nous nous abstenions de ce qui déshonorerait notre victoire, il s'agit de montrer à l'ennemi « la discipline de la liberté ». Sous « nos drapeaux magnifiques » c'est un ordre nouveau que nous allons établir chez eux.

ON EN VERRA LA FIN

C'était le dernier bobard du front. Après *On les aura... les pieds gelés ! Cause à l'autre ou N'allez pas là-bas*, les poilus avaient inventé une nouvelle escie qui avait du moins le mérite d'être optimiste. Dès qu'on donnait une corvée à un « bonhomme », le cœur des camarades s'exclamait obligeamment : « Ne t'en fais pas, t'en verras la fin ! »

Il y avait quelque part aux armées un général à qui déplut cette plaisanterie pourtant tout à fait anodine. L'autre soir, rencontrant un groupe de soldats qui « bobardaient » dans le cantonnement, il en appela un pour lui demander :

— T'en verras la fin ! qu'est-ce que ça signifie ? qu'est-ce que ça veut dire ? La fin de quoi ? tu serais bien embêté pour me le dire.

— Non, mon général.
— Allons, dis !
— Il s'agit du pinard qui est dans le bidon ; alors, chaque fois qu'on en boit une gorgée, on dit mélancoliquement : « T'en verras la fin ! » voilà tout.

— Alors, si je t'offrais un autre litre de pinard, tu n'aurais plus à te plaindre.

Le soldat, un jeune paysan malicieux, sourit :

— Dame, mon général, on la verrait au moins plus tard, la fin !

BOITES DE NUIT

Malgré toutes les précautions que prend la police, il existe encore à Paris — et aussi en province — des établissements clandestins où l'on boit du champagne à toute heure de la nuit. Il faut ajouter que ces débits de boissons sont surtout fréquentés par des permissionnaires qui veulent profiter de leur détente jusqu'au bout.

Un de ces refuges, qui était dans la cave d'un restaurant important, fut visité l'autre jour par la police qui recueillit le nom de ces soupes incorrigeables. Mais quelle sanction vouliez-vous qu'on prit ? Il y avait là

C'EST A CLEMENCEAU ET FOCH que J'ai vu... consacre son prochain numéro (15 décembre) (36 pages, 3000 lignes de texte, 100 illustrations) — Prix : 1 fr.

La reconnaissance infinie de tous les Français va surtout à ces deux hommes : Clemenceau et Foch, qui viennent d'achever cette œuvre splendide : la Victoire. Avec « nos soldats magnifiques », ils ont vengé nos morts et réalisé toute notre espérance. Ils ont été l'âme de la Patrie et les créateurs d'une France nouvelle, guérie de l'éternelle blessure, qui peut enfin respirer librement et reprendre avec fierté sa place dans le chœur des grandes nations.

Aussi, avons-nous pensé répondre au vœu intime de nos lecteurs en consacrant à Clemenceau et à Foch un numéro spécial de *J'ai vu...* Et comme il nous était impossible de faire tenir dans le cadre d'un fascicule ordinaire et leur vie et leur œuvre, — longuement et minutieusement retracées par la plume comme par l'image, — nous avons décidé de doubler, ou presque, le nombre de pages de notre numéro spécial : Clemenceau et Foch.

Rien de tout ce qui touche à ces deux grands hommes : enfance, jeunesse, vie privée et vie publique, luttés contre l'éternel adversaire, heures d'angoisse, minutes des résolutions tragiques où l'on sent que l'on porte en soi les destins de la Patrie, rien de tout cela ne sera oublié dans le numéro spécial de *J'ai vu... Clemenceau et Foch*. Nos lecteurs, nous en avons conscience, seront donc satisfaits ; et nous leur donnons le conseil bien amical de prendre toutes leurs précautions pour pouvoir se procurer dès sa mise en vente le 15 décembre le

Numéro spécial de J'ai vu... CLEMENCEAU ET FOCH

C'est un fascicule qui fera date. Il sera rapidement épuisé. (Prix : 1 fr.)

deux ou trois ans parfaitement authentiques, des héros chevronnés et décorés, le commandant d'un bataillon de chasseurs à pied qui n'a pas trente ans, et, comme civils, le directeur d'un journal parisien très bien pensant et un membre célèbre de la commission de l'armée.

Le commissaire, mélancoliquement, fit observer à ce législateur que vraiment il se devait de donner l'exemple de l'observation des lois. Mais le représentant du peuple répondit avec un sourire :

— Mais, monsieur le commissaire, pourquoi voudriez-vous que je sois couché, puisque vous ne l'êtes pas ? Et il offrit un verre de champagne au magistrat qui hésita un instant, vida le verre et déchira son rapport.

C'était le jour où l'on apprit la demande d'armistice de l'Allemagne, et ce soir-là, vraiment, on pouvait se montrer indulgent.

« ARMES DE TRANCHÉE ALLEMANDES »

Pendant l'avance des derniers jours de la guerre dans la région la Fère-Sissonne, les Italiens ont pu saisir des « armes » de tranchée qui laissent rêver, après toutes les protestations allemandes à ce sujet.

Il s'agit de massues à clous, de baïonnettes à sci et de boules de fer à ressort, le tout d'un fini, même décoratif, qui témoigne du plus cruel raffinement.

Ce n'est pas la première fois que les Italiens trouvent de telles armes dans les mains de l'ennemi. La première fois, ce fut au mont Saint-Michel, en mai 1916,

où les Autrichiens, après avoir submergé sous des gaz extrêmement mortels les positions, se précipitèrent en masse sur quelques malheureux bataillons pour les achever à coups de massues et autres instruments semblables. Cette fois-là, l'indignation des Italiens fut telle que le commandant Scottaglia avec tout son bataillon, encore intact, exaspéré par le procédé infâme, se précipita sur l'ennemi et le massacra.

Une plaisanterie de Sacha Guitry.

Sacha Guitry, à qui son état de santé n'a pas permis d'être soldat pendant la guerre, fut quelques mois avant d'être réformé, en temps de paix, vaguement secrétaire dans un bureau à la caserne de la Nouvelle France. C'était la belle époque de l'art birman et le jeune Sacha fréquentait beaucoup les humoristes, dont il a hérité l'esprit. Aussi bien ne prenait-il pas grand chose au sérieux, et encore moins sa besogne militaire.

Un jour où il avait pour mission de rédiger les permissions pour ses camarades, cette besogne fastidieuse l'exaspéra et il chercha un moyen de l'agrémenter d'un peu de fantaisie.

C'est ainsi que sur une permission il calligraphia soigneusement à l'encre rouge : « Le présent titre ne peut être vendu ! » Sur une autre, il libella cette formule qui plongea le permissionnaire dans un abîme de réflexion : « Les dames sans chapeau seront reçues à l'orchestre. » Enfin sur une autre il écrivit en lettres moulées : « On est prié de laisser le présent papier dans l'état où on l'aura trouvé. »

Mais alors c'était la paix et Sacha Guitry ne songeait pas encore à écrire *Pasteur*.

LE SERIN DU PROFESSEUR DELBRUCK

Nous vivons à une époque où les rois et les empereurs vont vite. C'est le Crépuscule des Idoles et Guillaume II en sait quelque chose. Quand cet écho paraîtra, sera-t-il roi, table ou cuvette ? Quoi qu'il soit, il sera encore d'actualité, pour quelque temps au moins.

Dans son dernier essai de démocratisation de l'Allemagne, le kaiser prit pour chef de son cabinet civil le professeur Delbruck. Ce professeur est un homme intelligent, cultivé et avec un sens politique profond. On le déguisait en l'occasion en libéral, escomptant notre ignorance des personnalités politiques étrangères. Delbruck n'a jamais été libéral. Il fut toujours pangermaniste, réactionnaire et le demeurera sans doute jusqu'au bout.

Il avait même beaucoup de mépris pour les radicaux et notamment pour leur chef, le célèbre Naumann. Il n'y a pas très longtemps, un journaliste neutre s'en fut interviewer le professeur Delbruck. Il n'était pas encore au pouvoir et il exprima, tout net, son opinion. En raccompagnant son interlocuteur, Delbruck lui montra dans une grande galerie un serin tout jaune, enfermé dans une belle cage.

— Il est beau, hein ! fit-il au journaliste.

— Très beau, professeur.
— Et il chante bien ! Et il connaît bien son nom ! Vous ne savez pas comment il s'appelle ?

— Naumann !
Le professeur Delbruck appela plusieurs fois son serin de la sorte, en s'amusant. Le journaliste neutre n'osa pas raconter ce trait — peut-être parce que le professeur le lui avait demandé. Mais nous n'avons point les mêmes raisons d'être discrets.

A L'OCTROI

Dans la foule qui descend d'un train de banlieue, se trouve un garçon d'hôpital qui porte un bocal soigneusement enveloppé de linge et de papier ; l'employé de l'octroi se précipite vers lui :

— Qu'est-ce [que] vous avez là ? qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des pièces anatomiques que je porte au Laboratoire municipal pour une analyse.

— Des pièces anatomiques ? Quelles pièces ?

— Des viscères.

— Bien ! attendez.

Et voilà l'employé qui cherche avec soin sur son tarif général quels sont les droits d'entrée qu'il doit percevoir pour cet article au moins inattendu.

L'employé de l'hôpital, énervé, s'impatiente...

— Vous n'allez pas tout de même, j'imagine, [me] faire payer pour des tripes !

— Des tripes ! il fallait le dire ! s'écrie l'employé.

Et il établit instantanément sa petite fiche après avoir soupesé le bocal :

« Treize cents grammes à 0 fr. 82 le kilogramme, etc. »

Le garçon de laboratoire a beau protester comme un diable qu'il s'agit là d'un bout d'intestin humain, l'autre ne veut rien entendre et l'oblige à payer.

Si cette histoire n'avait pas le mérite d'être rigoureusement authentique, elle n'aurait aucun intérêt.
R. D.



Le burgomestre Max qui vient de rentrer à Bruxelles.

J'ai vu.

LE JOUR DE L'ARMISTICE CHEZ JOFFRE ET CHEZ FOCH



L'annonce de l'armistice à Rivesaltes.



La maison de Foch à Valentine.



Devant la maison natale de Joffre à Rivesaltes.



Pendant la lecture de la dépêche préfectorale.

Le 11 novembre un peu avant midi, ce fut dans toute la France comme une formidable explosion de joie. Mais où l'enthousiasme fut peut-être le plus grand, malgré le petit nombre des habitants, ce fut à Rivesaltes, où le 12 janvier 1852 vint au monde le maréchal Joffre, celui qui en 1914 arrêta la ruée allemande sur la Marne, et à Valentine, le berceau de famille du maréchal Foch le vainqueur de l'Allemagne. En ces deux endroits des manifestations populaires furent organisées en l'honneur des deux maréchaux et de leurs héroïques soldats.

LA SIGNIFICATION DE L'ARMISTICE.

La guerre est finie et l'imagination des hommes galope déjà vers un nouvel avenir. Les drapeaux claquent aux fenêtres. L'heure est à l'espérance. Les foules regardent vers l'aurore en tendant les bras comme pour atteindre le soleil qui se lève.

Il vaut pourtant la peine de s'arrêter encore un peu au moment présent et d'observer les faits et la réalité. L'histoire connue, qui s'étend il est vrai sur un bien court espace de temps, n'a jamais rien vu de pareil. Une armée d'un million et demi d'hommes obligée de capituler en rase campagne, cela n'est pas ordinaire. Les troupes innombrables des Mèdes et des Perses, les légions de Terentius Vanror à Cannes, les hordes d'Attila à Châlons, les régiments de Leipzig, ni ceux de Benedek ou de Napoléon III à Sadowa ou à Sedan, rien, et nulle part dans le passé, si grands que soient les noms et les lieux qu'on invoque, n'approche si peu que ce soit de la défaite à laquelle nous assistons. Plus haute fut l'ambition et plus démesuré l'orgueil, plus profonde est la chute. De cette armée formidable, il ne reste rien. Elle doit rendre ses canons, ses mitrailleuses, ses avions; livrer ses cuirassés et ses sous-marins; abandonner ses moyens de transport, et désarmée, hors d'état de nuire, enfin se replier à l'intérieur de son territoire et laisser à l'ennemi la surveillance de ses ports.

L'armistice a bien tout prévu. Ainsi que M. Wilson le proclama au Capitole de Washington, il pose les fondements de cette paix que l'on espère durable parce qu'elle abaisse le despotisme d'aujourd'hui pour l'enseignement des despotes de demain. Puissent au moins quelques générations jouir d'un aussi grand bienfait!

Enumerons les précautions. La première a été, comme on vient de dire, le désarmement des troupes allemandes de terre et de mer. Elles renoncent non seulement à partie de leur armement, mais à tous les approvisionnements de munitions accumulés dans les régions qu'elles doivent évacuer.

La seconde a été de les empêcher de reconstituer un armement. A cet effet, les troupes alliées occuperont les territoires industriels de la rive gauche du Rhin, savoir les points stratégiques, places fortes et autres, d'où leur surveillance pourra s'exercer. Les usines d'Essen, entre autres, seront sous cette surveillance.

Comme surcroît de garantie, les troupes allemandes devront évacuer, sur la rive droite du Rhin, une zone de 10 kilomètres de largeur, qui sera neutre, mais flanquée par les grandes têtes de pont de Cologne, Coblenz et Mayence, que les soldats alliés occuperont dans un rayon de 30 kilomètres. Le front extrême de ces têtes de pont dépassera ainsi

de 20 kilomètres la zone neutre. En conséquence, la ligne du Rhin se trouvera entièrement assurée aux Alliés, avec toute facilité d'offensive vers la ligne de l'Elbe, si des événements imprévus et hautement improbables le voulaient.

L'occupation de la ligne du Rhin ne garantit pas seulement la supériorité militaire des Alliés; elle garantit, à titre de gage économique, la stipulation du futur traité de paix. La différence entre ce gage et celui auquel le gouvernement impérial prétendait en Belgique est que ce dernier était le produit d'un rapt commis au préjudice d'un innocent, ce qui en faisait quelque chose de profondément inique; tandis que le gage de la ligne du Rhin est imposé à un débiteur coupable, en couverture d'une dette dont il doit le paiement à ceux que par violence il a dépouillés.

Les restitutions sont donc assurées. L'Allemagne aura d'ailleurs intérêt à s'acquitter le plus promptement possible, car l'entretien des troupes d'occupation est naturellement

LE ROLE du Gal TOWNSHEND

[Le colonel Repington, un des critiques militaires les plus autorisés de la grande guerre a écrit dans le Daily Mail une relation détaillée de la capitulation turque. Nous en extrayons les lignes suivantes dont nos lecteurs apprécieront tout l'intérêt.]

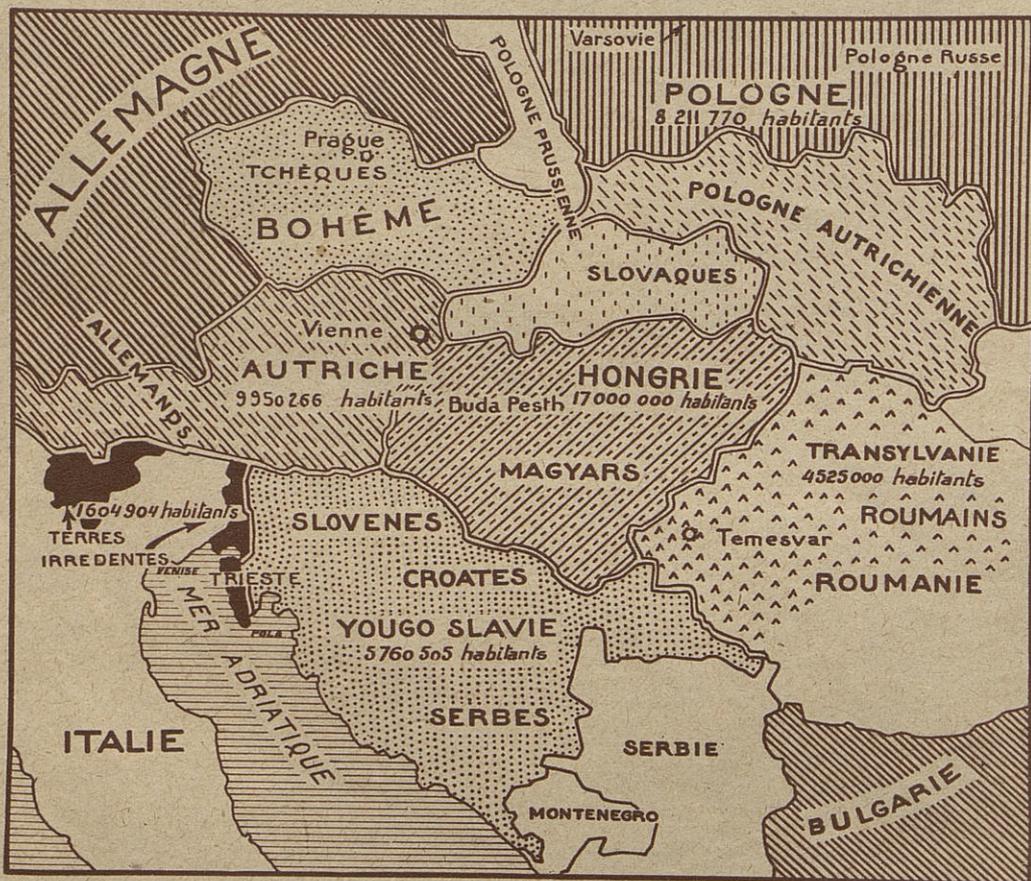
Je n'ai pas encore remarqué dans notre presse que l'on ait signalé l'important service rendu par le major général Townshend en suscitant les négociations qui ont abouti à la capitulation turque.

Il n'y a pas de doute que la cause déterminante de la reddition fut la série de défaites infligées aux Allemands et aux Turcs par les armées alliées, mais que la Turquie se soit rendue ainsi qu'elle le fit, au moment psychologique le plus favorable à la cause alliée, cela est certainement dû à la perspicacité de Townshend. Il vit Izzet pacha, le grand vizir turc, le 17 octobre, et lui exposa que la cause turque était sans espoir, et que le seul moyen, pour les Turcs, d'obtenir des termes de paix moins durs était d'ouvrir le passage aux Alliés avant qu'il soit trop tard. Izzet fut gagné par les arguments de son visiteur, et, le lendemain matin, Townshend partit, à l'insu des Allemands. Izzet avait accepté d'ouvrir les Dardanelles et le Bosphore.

Ayant traversé le détroit, Townshend gagna, par train spécial, Smyrne, où il arriva le 19 octobre. Toute la population était dans les rues, réclamant la paix à grands cris, tandis qu'il traversait la ville avec le gouverneur, en auto. Tous les journaux turcs annonçaient maintenant sa mission et l'on peut imaginer la fureur de Bernstorff quand il en apprit la nouvelle. Montant à bord d'un remorqueur, Townshend passa à travers le champ de mines turc à la nuit, gagna Mitylène où il arriva le 20 octobre, et se rendit à bord du destroyer *Forester*, au milieu des acclamations des marins de tous les bateaux britanniques mouillés dans le port. Il était maintenant en rapports avec l'Angleterre par T. S. F. et il fit connaître à Londres la nature de sa mission. Il se rendit alors à Moudros, accompagné d'un officier de marine turc qu'il dépêcha avec mission de ramener dans le plus court délai les délégués turcs dûment accrédités.

Ainsi, par un retour étrange, Townshend se trouvait devenir l'instrument diplomatique d'une opération dans laquelle la fortune des armes lui avait été contraire, alors qu'il entraînait avec une poignée de braves dans Ctésiphon. Avec de la chance et un bon aménagement, les détroits sont libres et les 20 000 Allemands de Constantinople et de Tchataldja deviendront prisonniers de guerre. Bientôt, nous l'espérons, nos navires entreront dans la mer Noire qui sera sous leur contrôle exclusif.

Cnel. R.



LA DISLOCATION DE L'AUTRICHE-HONGRIE

On voit par la carte ci-dessus de quels morceaux bigarrés était fait l'empire des Habsbourg. C'était l'habit d'Arlequin. Si chacune des nationalités que François-Joseph tenait sous son sceptre revendiquait son indépendance, il n'y aura plus, à la place de l'immense empire, qu'une poussière de peuple.

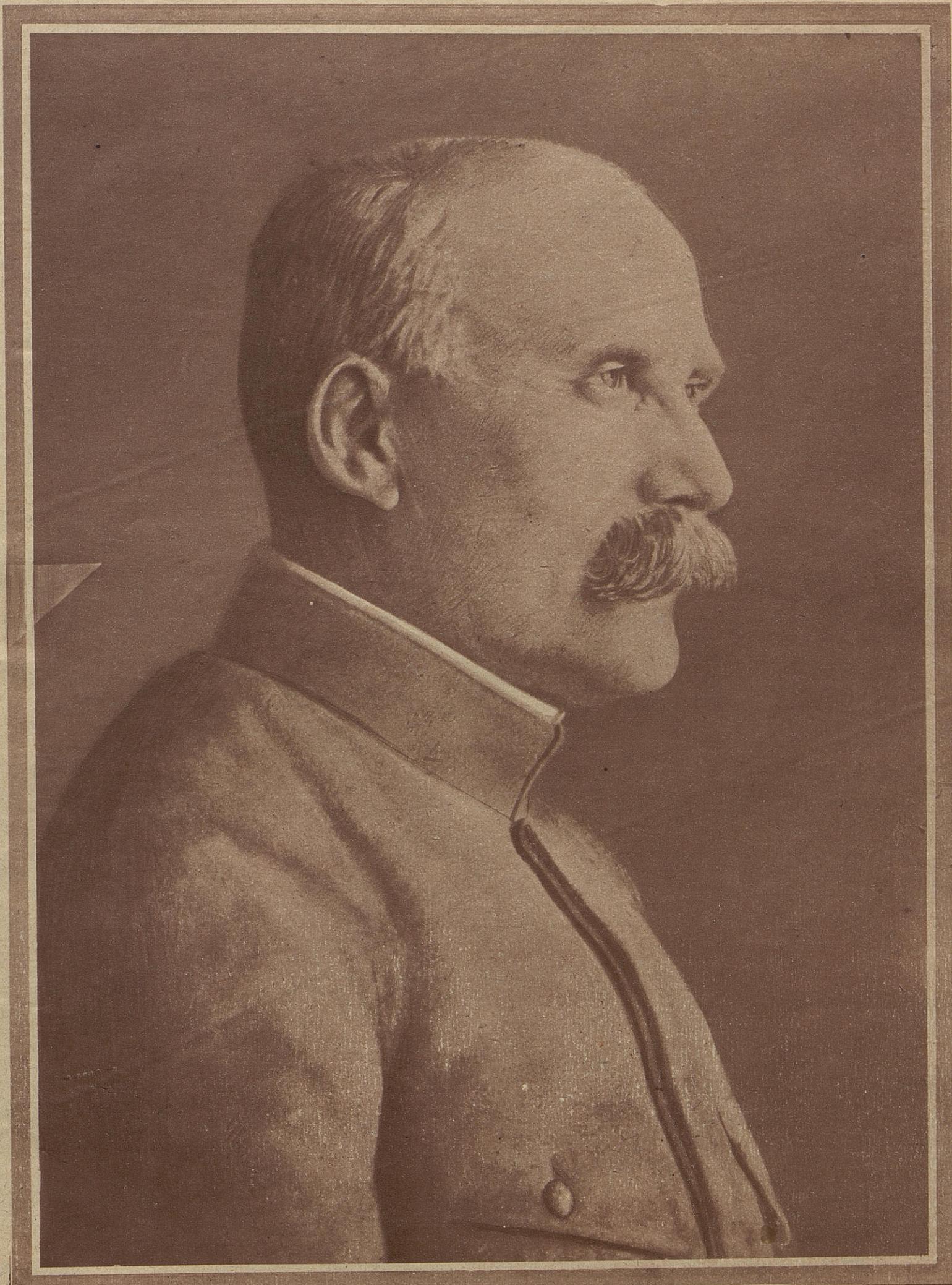
à ses frais. L'armistice fixe, à cette occasion, un point intéressant: les troupes qui se sont en Alsace et en Lorraine sont à la charge du gouvernement français. La distinction est juste. En Bavière et en Prusse rhénane, visent les Français, les soldats alliés sont chez nous; il est naturel que vous subveniez à leurs besoins. En Alsace et en Lorraine, ils sont chez nous; leurs soins nous regardent.

Les marches des troupes alliées vers leur destination ont commencé. Elles passeront bientôt sur terre allemande. Le général Pétain a dit quelle sera l'attitude de ses soldats: «Vous ne répondrez pas aux crimes de l'ennemi par des violences qui pourraient vous sembler légitimes dans l'excès de votre ressentiment; vous resterez disciplinés et respectueux des personnes et des biens. Après avoir battu l'adversaire par les armes, vous lui en imposerez encore par la dignité de votre attitude. Le monde ne saura ce qu'il doit le plus admirer, de votre tenue dans le succès ou de votre héroïsme dans les combats...»

Arrêtons-nous. Quelle guerre plus atroce peut finir avec plus de noblesse et de beauté!

F. F.

J'ai vu.
PÉTAIN MARÉCHAL DE FRANCE



Sur la proposition de M. Clemenceau, président du Conseil, le Conseil des Ministres a décidé d'élever le général Pétain à la dignité de maréchal de France. Tel est le communiqué officiel du 19 novembre, jour de l'entrée des troupes françaises dans Metz. Le maréchal Pétain est le troisième de nos grands chefs qui obtient le bâton. Après Joffre

et Foch, Pétain, l'homme des jours sombres, le sublime soldat qui, à deux reprises barra la route de Paris aux Allemands, la première fois à Verdun en février 1916 et la seconde dans la Somme en mars 1918, méritait de recevoir l'ultime récompense le jour même où il faisait à la tête de ses soldats son entrée dans la capitale de la Lorraine délivrée.

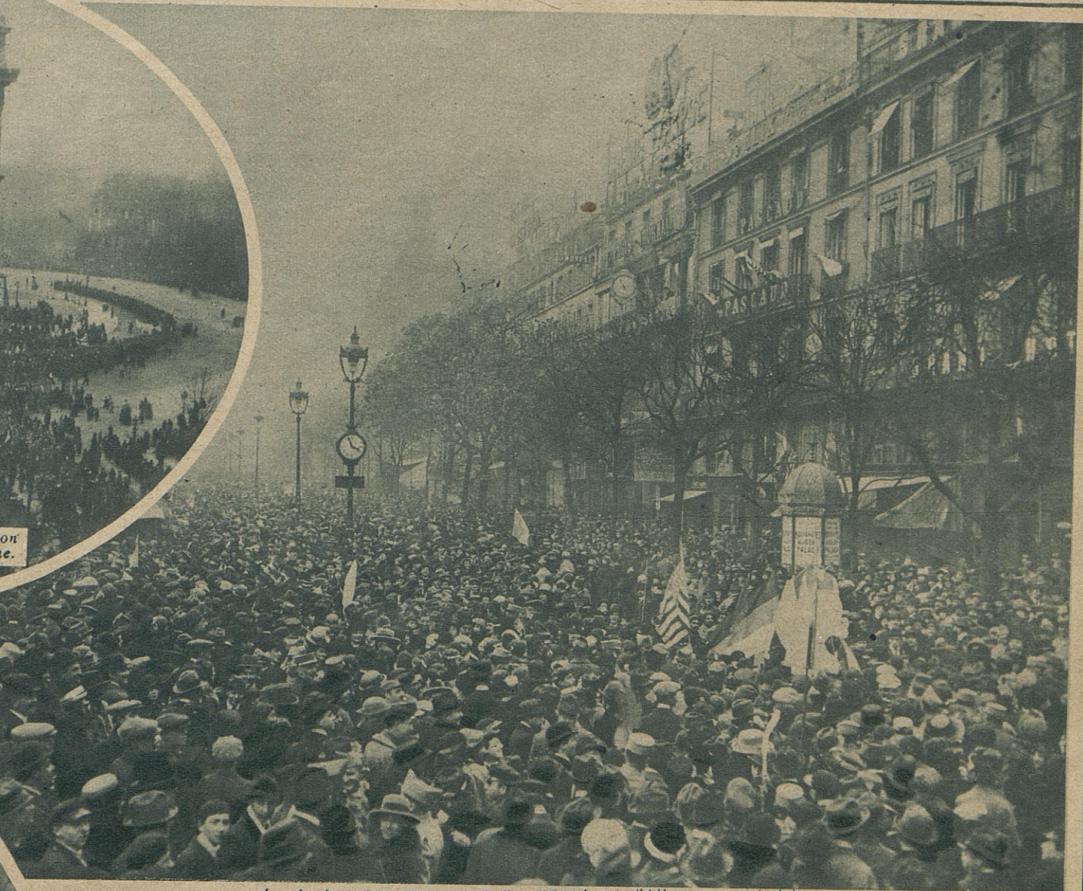
DEUX JOURS DE GLOIRE ET D'ALLÉGRESSE : L'ALLEMAGNE CAPITULE (11 novembre) ET PARIS FÊTE LA DÉLIVRANCE DE L'ALSACE ET DE LA LORRAINE (17 novembre)



La foule, place de l'Opéra, le jour de la signature de l'armistice.



L'Arc de Triomphe, d'où partit la manifestation en l'honneur de l'Alsace et de la Lorraine.



Les boulevards à l'heure où l'on apprit que l'Allemagne capitulait.



Ceux qui furent à la peine: Les mutilés de la guerre défilent, le 17 novembre, sous les acclamations.



On remet une gerbe à M. Clemenceau qui fait face à la statue de Strasbourg.



Les maires de l'Alsace et de la Lorraine répondent joyeusement aux acclamations de la foule.

Nous avons dit ailleurs la joie de Paris le jour où l'armistice — qui consacrait la capitulation allemande — fut signé. Le 17 novembre fut un autre « jour de gloire ». Cette fête en l'honneur de l'Alsace et de la Lorraine, redevenues terres françaises, on l'attendait depuis 47 ans! Pour la célébrer,

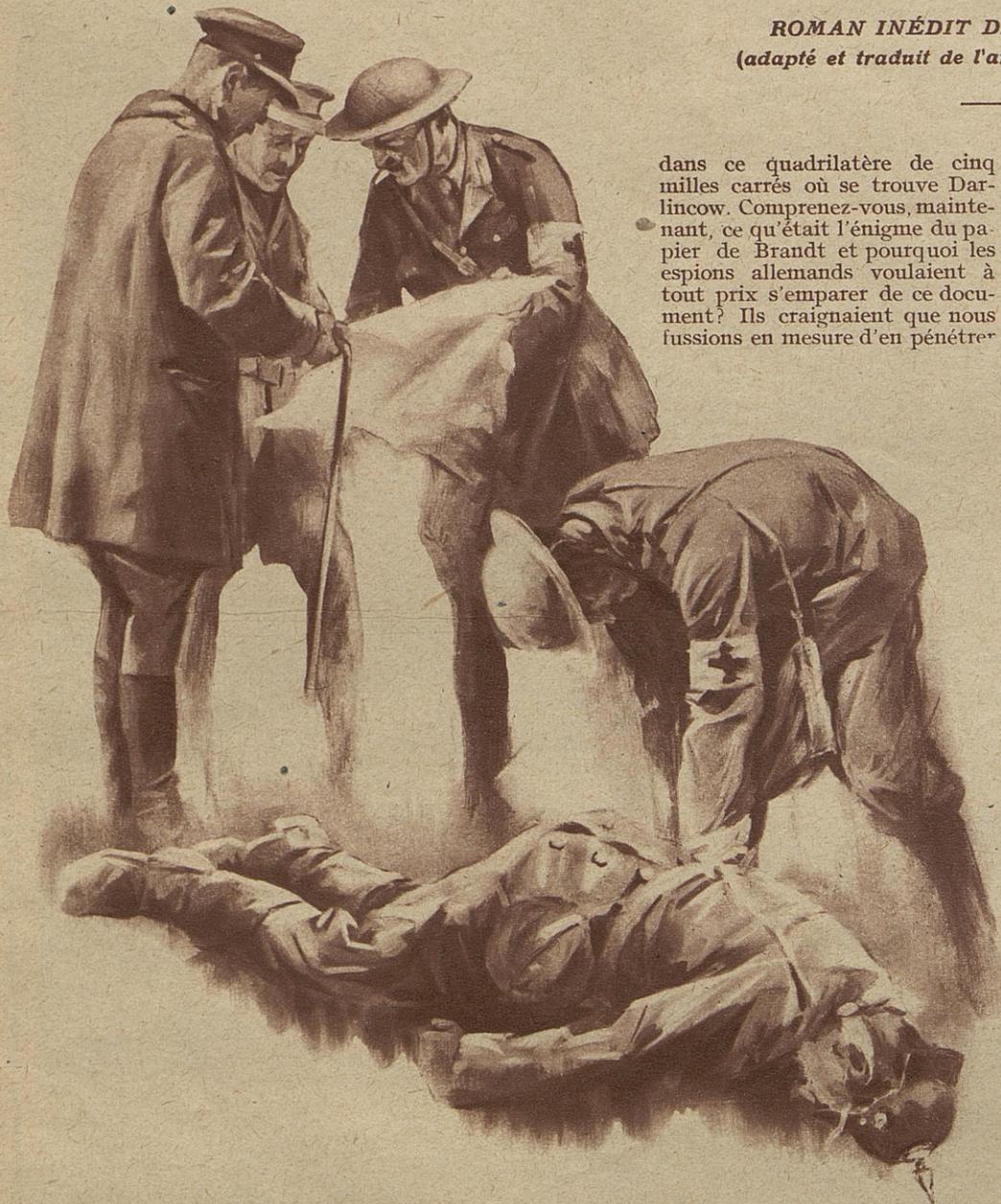
Paris mit sa parure triomphale. Dans un décor inoubliable : la Concorde, les Champs-Élysées, l'Étoile, plus de deux cent mille manifestants défilèrent sous une voûte de drapeaux, au milieu d'acclamations sans fin. Une ovation immense fut surtout faite aux soldats des régiments venus du front, qui,

drapeaux éployés et musique en tête, prirent part à cette fête de la « Délivrance ». Les délégations de toutes les sociétés, les mutilés de la grande guerre, les maires de l'Alsace et de la Lorraine, entourés des fillettes du pays en robes éclatantes, tout un peuple innombrable se massa devant la statue de

Strasbourg, le *Quand même!* de Mercier et le monument de Gambetta qui disparaissaient sous les drapeaux. Faisant face à la statue de Strasbourg, le Président de la République, entouré des membres du gouvernement, célébra en termes magnifiques le retour à la mère patrie des deux provinces reconquises.

LE SECRET DE BRANDT, L'ESPION ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT DE DOUGLAS NEWTON
(adapté et traduit de l'anglais par Albert Houlgard)



dans ce quadrilatère de cinq milles carrés où se trouve Darlinow. Comprenez-vous, maintenant, ce qu'était l'énigme du papier de Brandt et pourquoi les espions allemands voulaient à tout prix s'emparer de ce document? Ils craignaient que nous fussions en mesure d'en pénétrer

Philipp tendit la feuille à Cecily.
— Voyez vous-même, ma chère. Et tâchez d'en extraire tout ce qu'il contient d'intéressant!

— Pour vous, il n'y a donc rien de plus?
— Malgré d'innombrables recherches et d'incessantes méditations, je n'ai rien découvert de plus. Mais cela ne veut pas dire que, vous, vous ne puissiez rien en tirer de votre côté.

Cecily examina le document avec attention, puis le reposa sur la table. Vraisemblablement, il avait livré tous ses secrets.

— En somme, nous pouvons, je dirai même nous devons circonscrire nos recherches dans ce carré de cinq milles, et pour le reste nous confier à la chance, déclara Thorold. Un demi-million de livres, en espèces et en lingots, n'est point chose aisée à transporter. Quelqu'un peut avoir été témoin de l'emmagasinement du trésor dans la cachette. Faisons une enquête à ce sujet.

— A coup sûr, l'opération s'est faite de nuit, opina l'infirmière. Et puis, cet endroit de la côte doit être à peu près désert.

— En effet! Je connais ces coins-là que j'ai visités plusieurs fois. Les Allemands avaient bien choisi leur endroit: nos recherches n'iront pas sans difficultés, à moins toutefois que nous soyons servis par le caractère désertique de ce pays, sans bois et sans maisons. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas de temps à perdre. Nous devons nous mettre en campagne le plus tôt possible.

— Naturellement! Il sied également de ne point courir de risques inutiles, conclut Philipp qui, ouvrant une petite valise rapportée de Londres, en tira cinq solides et redoutables pistolets automatiques.

L'un d'eux était plus petit que les autres. L'officier le tendit à l'infirmière.

— C'est le vôtre, Cecily, lui dit-il. J'espère que vous n'aurez pas à vous en servir, mais si l'occasion s'en présentait, je vous garantis qu'il vous serait d'un très grand secours. Il y en a deux pour vous, Thorold, les voici! Quant à ceux-ci, je les garde.

— Et Budd?

— Budd est déjà pourvu. A lui l'artillerie de gros calibre!

— Maintenant, dit Thorold, il nous faut fixer l'heure du départ.

— Eh bien, voulez-vous que nous partions de Little-Munden demain matin de bonne heure?

— C'est entendu, perle des commandants en chef!

CHAPITRE XIX

Contempler quasi dédaigneusement un petit carré, tout petit, bien net, de cinq milles, sur une carte, c'est une chose.

Parcourir le lendemain matin, en faisant des recherches, un terrain de cinq milles carrés, c'en est une autre — et l'on s'aperçoit que la seconde est infiniment moins commode que la première!

Quand Thorold et Cecily sortirent de l'auberge de Little-Munden avec la perspective de fouiller cinq milles, cinq grands milles, cinq milles carrés de terrains dénudés, ils étaient presque découragés en présence des faibles chances de succès qu'ils entrevoyaient.

C'est alors que survint Philipp, Philipp joyeux, Philipp souriant au soleil et à ses amis.

— Je crois que maintenant il est temps de partir, dit-il; qu'en pensez-vous?... De quel côté nous dirigeons-nous, Jimmy?

Thorold jeta un coup d'œil sur le pays désert, plat et maussade qui s'étendait devant eux.

(A suivre.)

UN chiffre, généralement, est inscrit dans chacun de ces petits carrés. Quant aux lignes, elles sont numérotées ou désignées par des lettres dans la marge. Lignes et carrés sont inscrits sur la carte afin de faciliter la tâche des artilleurs et celle des observateurs en aéroplane. Tout en jouant au puzzle avec *p. p.* + 39, j'ai soudain pensé à ces lignes et à ces carrés, ainsi qu'à une certaine carte que j'avais en ma possession. La voici!

Et Philipp posa la carte en question sur le bureau de Thorold. C'était celle d'une certaine portion de la côte orientale anglaise. Le chimiste et l'infirmière ne purent cacher leur stupéfaction en s'apercevant que c'était une carte allemande, rayée de lignes et divisée en petits quadrilatères.

— Jimmy, ayez donc l'obligeance de lire l'index de cette carte. Il est là, dans ce coin.

Le chimiste lut:

— Neuf cent quatre-vingt-dix-huit mille trois cent cinquante-deux. Mais, Dieu du ciel! c'est le chiffre du papier de Brandt.

— Parfaitement! Maintenant, jetez un coup d'œil sur les indications marginales inscrites en face des lignes. Vous y trouverez un double alphabet: *a, b, c, etc.*, en haut et en bas. Vous voyez? Bien! Alors, prenez les deux lignes *p* et *p*. A leur croisement vous allez trouver le carré 39.

— C'est Darlinow! rugit Thorold. A 75 milles d'ici. Le trésor de 500 000 livres est caché à Darlinow!

— Pas exact! Cela signifie qu'il est caché

le mystère. J'avoue que nous aurions dû le faire plutôt.

— Sans votre carte, nous n'aurions jamais pu y parvenir. Comment vous l'êtes-vous procurée?

— Elle fut trouvée sur un officier prussien tué en Flandre, en novembre 1914. Le ministère de la Guerre en ayant des quantités du même type, j'ai cru pouvoir la garder devers moi.

— Elle est très bien faite et fort complète. Tenez! Ils ont indiqué ici un puits à un mille de la ville, dont nos cartes ne font pas mention et dont 99 p. 100 des habitants de l'endroit ignorent, à coup sûr, l'existence.

— Oui! c'est du travail soigné! Si jamais les Allemands avaient réussi à débarquer chez nous, nous aurions appris à nos dépens avec quel soin ils avaient relevé la topographie de nos comtés. Il est probable que le propriétaire de cette carte espérait nous faire une petite visite.

— Donc, nous savons à présent où se trouve la cachette féérique, dit Thorold avec, dans la voix, une intonation joyeuse.

— Dites plutôt: nous savons à un ou deux milles près où elle ne se trouve pas, riposta l'officier.

— L'heure n'est plus au pessimisme, mon cher. Nous savons approximativement où elle se trouve. N'est-ce pas là un grand point, un excellent atout dans notre jeu? N'oubliez pas que les Boches, eux, n'en savent probablement rien.

— Et puis, il y a peut-être d'autres indications! suggéra l'infirmière. N'y a-t-il rien d'autre dans ce papier?

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.

J'ai vu.

LA BELGIQUE A L'HONNEUR. — L'ENTRÉE DANS BRUGES
RECONQUISE DU ROI ALBERT ET DE LA REINE ÉLISABETH



Le roi Albert
et la reine Elisabeth.



Voici un instantané de l'entrée solennelle du roi, de la reine et du prince héritier de Belgique dans leur ville de Bruges. On voit la fière allure de la famille royale et quel accueil la foule réserva au roi soldat et à la reine dans la vieille ville dont les Allemands durent s'enfuir, tandis que les

troupes belges y faisaient leur entrée. En dernière heure on nous annonce que le roi Albert et la reine viendront à Paris le 6 décembre. Ils y verront que la France n'a pas oublié leur conduite héroïque et que leurs soldats s'opposent de toutes leurs forces à la ruée de l'envahisseur.

ON APPREND A LONDRES LA SIGNATURE DE L'ARMISTICE



Ce fut par d'immenses cris de joie que les Londoniens apprirent que l'Allemagne capitulait. Des cortèges se dirigèrent vers le palais de Buckingham. Le roi et la reine apparurent au balcon. L'assistance au comble de l'enthousiasme entonna l'hymne national. En médaillon, la famille royale d'Angleterre.



Arrivée des plénipotentiaires aux premières lignes françaises près de Handroy, sur la route de la Capelle.

LES PARLEMENTAIRES ALLEMANDS DANS NOS LIGNES

Le 7 novembre au soir, des soldats de la 3^e compagnie du 171^e régiment d'infanterie sont couchés dans la boue, en ligne de tirailleurs, à 1200 mètres au nord-est de la Capelle. Ce sont de rudes poilus de la région de Belfort, qui viennent de soutenir quatre jours de combats. Une de leurs sections barre la route qui va de la Capelle à Rocquigny, au point marqué sur la carte par la cote 232.

Vers 21 heures, une lumière paraît à l'horizon ; rapidement elle grandit, s'amplifie, empourprant le brouillard en larges nappes, et tout à coup, dans cette brume qui rougeoit, on voit surgir deux silhouettes de voitures automobiles, arrivant sur la route, tous phares allumés. Un immense drapeau blanc, de 3 mètres de haut et largement déployé, flotte au-dessus de l'une d'elles ; en même temps, de lugubres sonneries de trompettes retentissent.

Immédiatement, les soldats ont compris : « Les parlementaires ! »

Un jeune capitaine de 25 ans, Lhuillier, est là comme commandant du bataillon des avant-postes ; il se place au milieu de la route et lève le bras ; les voitures s'arrêtent ; un général allemand, en grand uniforme, descend et s'avance ; il s'approche près du capitaine et se présente : « Général de Winterfeld, chef de la mission des parlementaires allemands ».

Et il ajoute :

— Mon capitaine, je vous fais toutes mes excuses d'arriver en retard. Des événements d'ordre matériel en sont cause. Je vais vous présenter les parlementaires qui m'accompagnent.

— Général, répond le capitaine, je n'ai pas qualité pour vous recevoir officiellement. Veuillez remonter en voiture et me suivre.

Pendant cet échange de paroles, les soldats se sont levés de leurs trous et maintenant, debout dans la nuit, couverts d'une boue glorieuse, appuyés sur leurs mitrailleuses ou leurs fusils ils comprennent qu'ils sont les témoins d'un événement prodigieux qui symbolise à jamais la défaite des forces du mal qui voulaient asservir l'univers.

Sur l'ordre du capitaine Lhuillier, le caporal-clairon Sellier a remplacé le trompette allemand sur le marchepied de la première voiture, et quand le cortège se remet en marche vers la Capelle, ce sont les gais refrains du 171^e régiment d'infanterie, du 19^e et du 26^e bataillon de chasseurs — tous les corps de la 160 division — qui s'élèvent dans la nuit.

On arrive près du P. C. du commandant

des avant-postes à l'entrée de la Capelle. Les parlementaires y sont reçus par sept officiers et le colonel commandant le 171^e régiment d'infanterie. Tous les soldats des environs, entendant le refrain de leur régiment, sont accourus. Ils semblent une petite foule, et quand les parlementaires quittent le P. C., une clameur formidable s'élève « Vive la France ! ».

Du P. C., les parlementaires sont conduits à l'autre extrémité de la Capelle, dans la villa de M. Pâques, où le commandant chef du 2^e bureau de la 1^{re} armée les attend.



Un grand portrait de Napoléon I^{er} accroché au mur, dominait les parlementaires allemands.

Très grand, froid, le commandant reçoit les Allemands au bas du perron, dans la nuit qu'éclairaient les phares des autos.

Le général de Winterfeld présente successivement tous les membres de la mission.

A son tour, le commandant présente les officiers de la 1^{re} armée qui doivent accompagner les parlementaires, puis il ajoute :

— Excellence, j'ai à traiter avec vous quelques questions matérielles. Voulez-vous entrer ?

Tout le monde pénètre dans le salon à gauche du vestibule ; les Allemands se groupent dans un coin ; un grand portrait de Napoléon I^{er}, accroché au mur, les domine.

Très froid et digne, le commandant dit :

— Excellence, je dois tout d'abord dissiper un malentendu. Nous avons reçu ici cet après-midi trois parlementaires d'une division allemande venus nous dire qu'ils croyaient que l'armistice était signé. Il est bien entendu qu'à l'heure actuelle les opérations continuent.

— Mais certainement, répond le général, c'est une erreur d'interprétation.

La conversation se continue courtoise, réglant toutes les conditions matérielles du voyage.

Les Allemands laissent leurs voitures à la Capelle et seront conduits à l'arrière par des automobiles françaises.

Pendant tous ces pourparlers, les parlementaires ont conservé une attitude réservée. Erzberger, seul, s'agite en marchant de long en large. Les officiers restent immobiles et graves. Le général von Winterfeld s'exprime en français avec aisance et mène seul la conversation.

Vers 22 heures, toutes les questions sont réglées. Les parlementaires vont chercher leurs valises dans leurs voitures et les transportent dans les voitures françaises.

A la sortie de la villa, des soldats de tous les régiments voisins se sont rassemblés.

Pourtant, quand les parlementaires passèrent, pas un cri, pas une plaisanterie ne s'éleva du groupe des poilus. Les Allemands traversèrent ensuite la Capelle et, à la lueur des phares, ils purent voir une multitude de drapeaux français arborés, car les habitants pavoisaient cette ville que les troupes ennemies occupaient le matin même.

Arrivés à minuit à Homblière, les parlementaires, après avoir pris un léger repas, en partaient à une heure et demie du matin.

J'ai vu.

L'ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS METZ DÉLIVRÉE



Le maréchal Pétain fait son entrée solennelle à Metz.



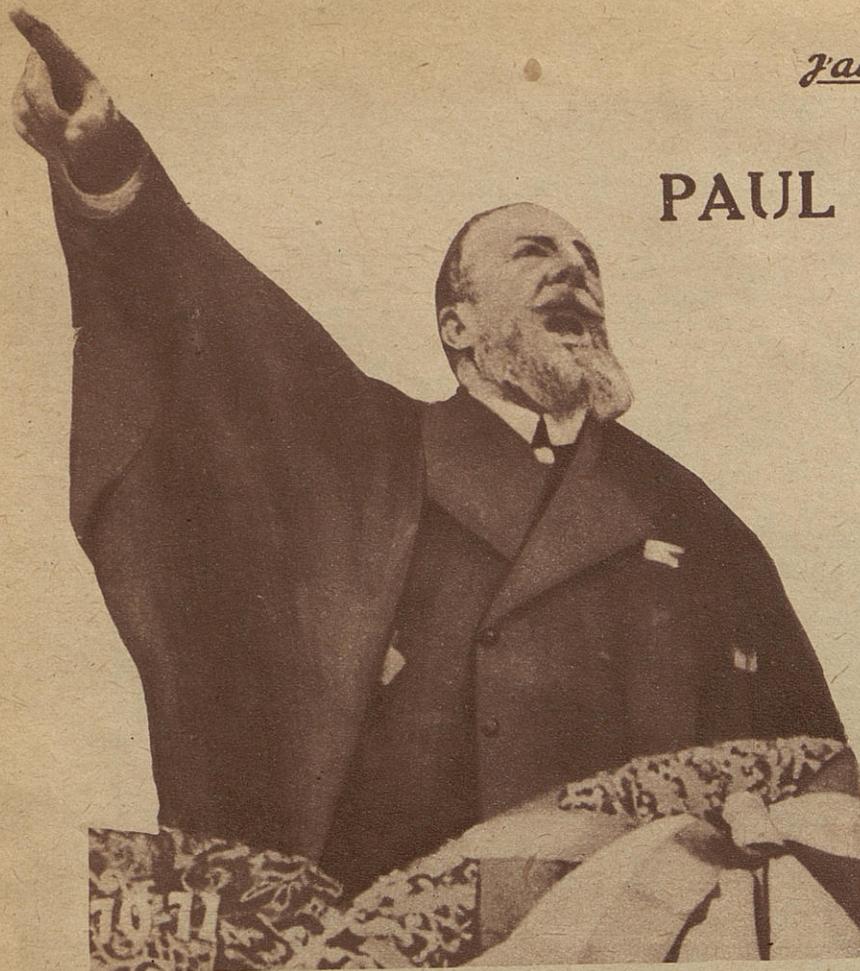
Les soldats français et la jeunesse lorraine fraternisent à Metz.

C'est le mardi 19 novembre, à 13 heures 30, que le maréchal Pétain, commandant en chef des armées françaises, a fait son entrée solennelle dans la ville de Metz, à la tête des troupes de la X^e armée, commandées par le général Leconte, remplaçant le général Mangin, vic-

time d'un grave accident de cheval. Toute la population s'était portée au-devant de nos soldats qu'elle a longuement acclamés. Captive depuis quarante-sept ans, la cité lorraine, enfin réunie à la France, a manifesté d'une façon inoubliable son amour pour la mère patrie.

J'ai vu...

PAUL DÉROULÈDE EN 1870



Paul Déroulède devant le monument des mobiles de Champigny

Déroulède et Clemenceau ! Ces deux grands Français qui ne furent du même avis que sur un seul point, l'amour de la patrie, mais que la politique divisait, ont maintenant leurs noms associés dans la reconnaissance de tous les Français. Le premier poursuivit durant toute sa vie son idée fixe de la revanche et de la délivrance des provinces arrachées par la force. Le second réalisa le rêve de celui dont il réprovait jadis la fougue et l'emballement.

Ces deux hommes s'étaient déjà rencontrés : c'était en 1908, lors des incidents auxquels donnèrent lieu les déserteurs de la Légion étrangère. Avec énergie et une crâne fermeté, M. Georges Clemenceau, alors au pouvoir, tint tête à l'orage qui grondait de l'autre côté de la frontière et nous mit en très digne posture devant l'Europe. Déroulède se rangea résolument à sa suite et ne lui marchandait pas les marques de sa sympathie. Tous deux, en 1870, avaient servi également leur patrie, le docteur Clemenceau à la mairie de Montmartre, le poète Déroulède, avec l'impétuosité de ses vingt ans, en se battant contre les Allemands.

Le 7 décembre 1913, Paul Déroulède, déjà moribond, s'était fait porter sur le plateau de Champigny, et retrouvant encore un souffle ardent pour parler de l'Alsace et de la Lorraine, celui à qui ses ennemis mêmes n'ont jamais osé refuser le titre de « grand patriote » et qui, pour la dernière fois, accomplissait le pieux pèlerinage avant d'aller mourir sous les oranges de Nice, adressait tout haut cette instante prière : « Dieu consente, Dieu veuille, Dieu fasse que rien n'arrête l'aiguille qui semble en marche vers cette heure décisive ! »

Et quelques jours avant sa mort — il devait expirer le 29 janvier 1914 — le poète des *Chants du Soldat* écrivait à son fidèle ami Henri Galli : « L'important, c'est que mes idées sont maintenant bien enracinées dans le cœur de la nation et que l'Alsace et la Lorraine nous sont résolument fidèles ! »

◆ ◆ ◆

Cette heure décisive pour laquelle Paul Déroulède eût volontiers fait le sacrifice de sa propre vie, il ne devait pas avoir la joie de la voir sonner. Mais dans sa tombe, à la Celle-Saint-Cloud, il dut tressaillir lorsqu'en août 1914 on lui apporta le premier poteau frontière, arraché par nos soldats lorsque ceux-ci avaient pénétré en Alsace.

S'il avait vécu encore quelques mois, ce paladin si convaincu eût certainement voulu reprendre le fusil, malgré ses soixante-sept ans. Et il est absolument certain que personne n'eût pu l'empêcher de courir un des premiers à l'ennemi.

En 1870, il avait vingt-trois ans : il venait de terminer son droit et déjà, après quelques poésies parues dans la *Revue Nationale*, il avait eu un petit drame, *Juan Strenner*, représenté à la Comédie-Française. La guerre déclarée à la Prusse, Paul Déroulède s'engagea sans hésiter et fut nommé sous-lieutenant aux mobiles de la Seine. Mais, trouvant ce rôle trop platonique, le grand batailleur partit, sans rien demander à personne, jus-

qu'à Metz, afin de prendre du service dans l'armée active. On ne voulut pas de lui ; il revint alors au camp de Châlons où sa mère, la sœur d'Emile Augier, vint le rejoindre avec son cadet, André, alors âgé de dix-sept ans.



Paul Déroulède partant pour l'exil.

Les deux frères s'engagèrent au 3^e zouaves. Paul et André Déroulède furent de tous les combats autour de Sedan. Le cadet eut la poitrine traversée par une balle, et ce fut son aîné qui le releva sur le champ de bataille. Après la capitulation, Paul Déroulède, séparé de son frère qu'il n'avait pas voulu quitter alors qu'il eût pu s'enfuir, fut envoyé prisonnier au camp de Breslau, en Silésie. Naturellement, une fois captif, Paul Déroulède, qui avait refusé de donner sa parole de ne pas chercher à s'évader, ne songeait qu'à reconquérir sa liberté pour retourner se battre. Un beau jour il réussit à brûler la politesse à ses gardiens. Il s'était procuré un accoutrement de juif polonais ; la tête enfouie sous un bonnet d'astrakan et les yeux cachés derrière d'énormes lunettes, il réussit à prendre le train qui le mena jusqu'à Liebau, l'ultime station prussienne entre la Silésie et la Bohême. De Liebau, continuant sa route à pied, il parvint en pleine nuit, par des sentiers de montagnes couvertes de neige, et grâce aussi à un contrebandier qu'il dut menacer de son couteau, à gagner la frontière autrichienne. Après des péripéties sans nombre, l'évadé réussit enfin à rentrer en

France en passant par Vienne, Milan et Lansbourg. Une fois sur le sol natal, il s'empressa d'envoyer au gouverneur de Breslau une carte ainsi libellée :

*Le zouave Déroulède
Au général von der Linden. P. P. C.*

◆ ◆ ◆

Sans attendre davantage, après avoir rassuré sa mère, qui, ayant cru ses deux enfants tués, avait éprouvé une telle douleur qu'elle avait été frappée d'une attaque de paralysie qui devait la priver de l'usage des jambes, Paul Déroulède s'était mis à la disposition de l'armée de Tours. Sergent, il fut bientôt promu sous-lieutenant par Gambetta et affecté à l'un des deux régiments de turcos algériens du général Bourbaki. Avec ses tirailleurs, le sous-lieutenant Déroulède s'empara de Montbéliard en janvier 1871, et il se maintint dans le bourg avec une poignée d'hommes jusqu'à l'arrivée du gros de l'armée. Pour ce brillant fait de guerre, Paul Déroulède fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

Sous les murs de Paris, pendant la Commune, Déroulède, qui était à l'armée de Versailles, devait être grièvement blessé, hélas ! par une balle française.

Tout dernièrement, M. Clemenceau entendit évoquer le souvenir de Paul Déroulède par le vieil ami de celui-ci, le sculpteur Lucien Pallez, qui lui apportait trois sur quatre des clefs de la ville de Metz.

— Vous venez, dit le président du conseil au sculpteur, de me donner une des plus grandes émotions de ma vie. Je voudrais vous en remercier. Comment vous faire un plaisir ?

Selon notre confrère *Aux Ecouties*, qui raconte cette anecdote, M. Lucien Pallez répondit :

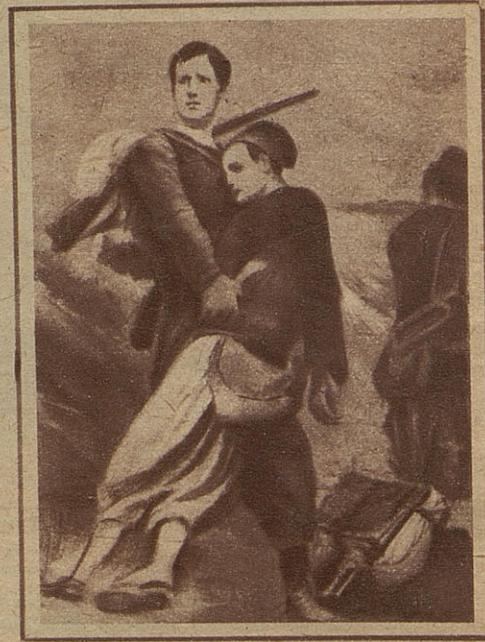
— Je voudrais que vous fassiez plaisir à Déroulède...

— Volontiers... Comment ?

— Paul Déroulède avait eu de sa liaison avec Madeleine Brohan un fils qui est aujourd'hui capitaine au front. C'est un brave. Il est digne de son père. Voici son nom ; voulez-vous l'embrasser ?

Deux jours après, le Tigre donnait accolade au fils de Paul Déroulède.

HENRY COSSIRA.



Les frères Déroulède à Sedan.

(Tableau de Detaille.)

LA CHUTE DES COURONNES



Le grand-duc de Mecklembour-Schwerin

Le grand-duc de Hesse.

Le duc Bernard de Saxe-Meiningen.

Le kronprinz, ses frères

et le duc de Brunswick.

Le roi Guillaume de Wurtemberg.



Le grand duc Frédéric II de Bade



C'en est fait de cette puissante confédération des États germaniques qui, sous le sceptre du Kaiser prétendait asservir le monde. La vague socialiste a balayé les trônes de ces rois, de ces grands-ducs, de ces ducs et de ces principicules devenus les plats valets du dernier des Hohenzollern. Mais comme le camouflage socialiste de la sanguinaire Germania peut cacher les crimes les plus atroces, l'Entente a pris ses précautions et les conditions de l'armistice étaient les moindres que le maréchal Foch devait leur imposer.

La Science pittoresque

UN CHATEAU POUR LES OISEAUX

Un aveugle américain, qui s'est pris d'une passionnante tendresse pour les petits oiseaux, leur a construit de ses propres mains un véritable petit château.



Un paradis pour la gent emplumée.

Il y a dans ce château aérien 102 chambres que les petits protégés de l'aveugle habitent avec délices. Le logis a été suffisamment élevé pour être aperçu de loin et mis à l'abri des convoitises des félins.

Dans tous les pays on construit des demeures pour les oiseaux, mais personne n'avait encore songé à ériger un hôtel moderne en leur honneur. Tout arrive !

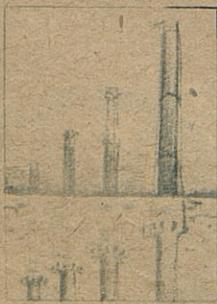
LA POSTE AERIENNE AUX ETATS-UNIS

La poste aérienne inaugurée il y a quelques mois aux Etats-Unis a déjà donné de très brillants résultats entre Washington, Philadelphie et New-York. Pendant le premier mois le poids du courrier transporté a été de 53 tonnes. Le tarif spécial, assez élevé, 24 cents par once, c'est-à-dire 1 fr. 25 par 28 grammes, n'a pas empêché le public de recourir à ce mode de correspondance, et dès maintenant on admet que la poste aérienne fera une très grande concurrence aux compagnies télégraphiques et téléphoniques. M. Albert S. Burleson, postmaster-general, propose de réduire le tarif à 16 centimes, soit 85 centimes par once, afin de mettre davantage le nouveau service à la portée du public.

Le brouillard cause une gêne assez grande et peut même devenir un obstacle dangereux. Afin de permettre aux aviateurs de se guider quelles que soient les conditions atmosphériques, on a installé des postes-signaux dans les faubourgs de Philadelphie et de New-York. Les avions postaux ont couvert une distance de 17 000 kilomètres et ils sont restés en l'air pendant 157 heures 50 minutes. La vitesse moyenne du vol a été de 112 kilomètres à l'heure.

COMMENT ON PROTÈGE LES PIEUX EN MER CONTRE LEURS ENNEMIS

Les pieux battus en mer pour permettre l'exécution de travaux en général de longue



Les pieux protégés contre les animalcules de la mer.

durée, sont attaqués par une foule d'animalcules qui ne tardent pas à en avoir raison. Les plus dangereux de ces ennemis sont les taretts qui perforent le bois de milliers de trous et en compromettent la solidité.

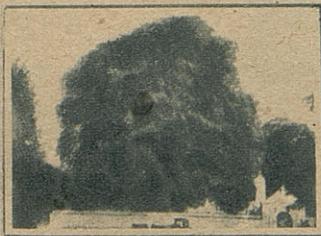
Le Scientific Ame-

rican décrit un dispositif de protection ingénieux et efficace inauguré par M. Charles F. Lockwood, de San-Francisco. Autour de chaque pieu on dispose une sorte de couronne faite de blocs de bois a réunis par une chaînette assez lâche pour laisser du jeu entre la couronne et le pieu. A cette couronne sont suspendues deux chaînes b qui descendent jusqu'au sol. Ces chaînes sont réunies par trois autres entourant le pieu à des hauteurs variables.

Comme les œufs des animaux sont apportés par le flot et s'attachent le long des pièces en attendant leur éclosion, les chaînes, sans cesse agitées par la mer et soulevées régulièrement par les marées grâce à la couronne de bois, raclent sans arrêt toute la surface des pieux et détachent les œufs des taretts aussitôt qu'ils se sont attachés. L'éclosion n'a pas lieu et les pieux sont protégés. Des pieux enfoncés dans la baie de San-Francisco en 1916, protégés par ce système, ont été arrachés indemnes, tandis que d'autres non protégés avaient perdu leur résistance.

UN CYPRES DE 6000 ANS

Vivre six mille ans est un record qu'aucun individu du règne animal n'atteindra jamais. Cela d'ailleurs n'est pas à désirer : il n'y a que des végétaux pour s'acclimater à l'existence pendant un aussi grand nom-



Un cyprès 60 fois centenaire.

bre de siècles : ils passent indifférents au milieu des révolutions, des cataclysmes qui dégoûtent l'homme de l'existence. Leur beauté rayonne pour tous et ils résistent même aux injures des Boches.

Le cyprès du Mexique, qui fut découvert par Humboldt à Santa-Maria del Tule, en 1803, porte encore les traces du passage de l'illustre Allemand, moins préoccupé sans aucun doute de faire souffrir et peut-être périr l'arbre que d'obliger les visiteurs à admirer la signature du maître. Le cyprès a survécu, et chaque année la blessure se ferme un peu. Elle dut être profonde, puisque, aujourd'hui encore, elle reste apparente. Le génie allemand laisse des traces ineffaçables.

Le fameux cyprès a une circonférence de 126 pieds, c'est-à-dire plus de 38 mètres ! Les professeurs de Candolle et Asa Gray, désirant déterminer son âge examinèrent un autre cyprès adattu ayant 14 pieds de circonférence. Le nombre des cercles concentriques leur permit d'attribuer à celui-ci une longévité de 670 ans. Par déduction ils conclurent que le cyprès de Santa Maria devait avoir l'âge respectable de cinq ou six mille ans.

Le docteur von Schrenk, arboriculteur du Missouri Botanical Garden, de Saint-Louis, résolut de vérifier expérimentalement ce chiffre. S'étant fait conduire près du géant, il manifesta le désir de creuser dans le tronc un trou de deux pieds de profondeur pour en extraire un fragment d'un demi-pouce de diamètre. Le maire du village s'y opposa formellement et von Schrenk

dut se contenter de le mesurer et de le photographier.

Cet arbre, qui abrite les tombes des habitants de toute la commune, est sacré pour les vivants qui l'en-

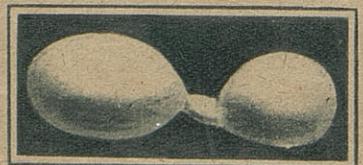


Une inscription qui date de plus d'un siècle.

tourent d'une respectueuse dévotion. Il est considéré comme l'ancêtre de tous les représentants du monde végétal, laissant loin derrière lui les plus vieux arbres connus : le dragonnier d'Oratava, dans l'île de Ténériffe, qui serait âgé de quatre mille cinq cents ans, le séquoia de Californie, auquel on attribue quatre mille ans, ainsi qu'à un baobab du Sénégal.

ŒUFS SIAMOIS

Les anomalies que l'on rencontre dans l'espèce humaine, et qui font la fortune des barnums, paraissent plus rares chez les animaux. Cependant les œufs anormaux, ceux avec deux jaunes, sont assez fréquents chez les poules. On en trouve à deux



Un œuf qui en vaut deux.

ou trois jaunes, d'autres qui en manquent, d'autres qui contiennent des corps étrangers. On raconte qu'en Italie, autrefois, un œuf sans jaune passait pour être le résultat de l'accouplement d'une poule avec un reptile. D'autres les attribuaient purement et simplement à des coqs ; les savants mêmes admettaient cette croyance.

Il y a quelques années, un constructeur parisien remit à un de nos confrères un œuf volumineux pesant 204 grammes. Après avoir brisé la coquille, on s'aperçut qu'il contenait un autre œuf plus petit et normalement constitué.

Notre document représente un autre cas non moins curieux extrait du Scientific American.

Ces deux œufs ont été pondus par une poule de la Nouvelle-Zélande.

SANGSUES VENIMEUSES

A côté des sangsues médicinales dont l'intervention est très efficace dans les congestions (point de côté

de la pneumonie), les contusions violentes, etc., existent des vers de la même espèce particulièrement redoutables.

Un médecin hollandais, le Dr Andries Verhagen, faillit périr à la suite de leurs morsures. Il a raconté naguère la tragique aventure qui lui advint à Sumatra où il avait été envoyé en mission par son gouvernement.

Le navire qui le transportait ayant été jeté sur des écueils par un typhon, le docteur, accompagné d'un étudiant, résolut d'aller chercher du secours dans un village voisin. Tous deux s'engagèrent dans une jungle épaisse et, à peine avaient-ils fait quelques pas, que l'étudiant poussa un cri de douleur. Trois sangsues s'étaient attachées à ses bras.

Ces annélides se logent dans les branches basses des buissons, s'abattent sur la proie qui passe, se gorgent de son sang et versent dans la blessure un venin qui provoque une douleur atroce ; la cicatrice ne disparaît jamais.

Pendant que le docteur secourait son compagnon, une légion de ces sangsues s'abattit sur lui, inondant littéralement son visage et son cou. Pour l'en débarrasser, l'étudiant dut lui racler la peau avec une pierre tranchante. Epuisé par la perte de son sang, le docteur se traîna péniblement jusqu'au navire, puis s'évanouit. Il fut ensuite soigné dans un hôpital et ne put en sortir que plusieurs semaines après. L'un de ses yeux avait été crevé et complètement vidé par les horribles bêtes !

FAITES VOUS-MÊMES VOS PORTE-PLUME

On peut faire soi-même un excellent porte-plume, léger et incassable, de la grosseur que l'on désire, avec trois feuilles de papier.

Découpez dans un papier mince et lisse trois rectangles de 15 centimètres de hauteur et de 25 ou 30 centimètres de longueur. L'un de ces rectangles sera ensuite échanuré, au milieu de l'un de ses grands côtés, par une entaille de 10 centimètres de longueur et un centimètre et demi de hauteur.

Enroulez ensuite sur elle-même par son petit côté une des feuilles entières jusqu'à constituer un noyau plein que vous serrez fortement en le roulant à la main sur une table. Engagez l'extrémité de la feuille échancrée sous la première et enroulez-la à son tour. Continuez l'opération avec la troisième feuille dont vous collerez l'extrémité lorsque vous aurez obtenu un bâtonnet de papier très dur.

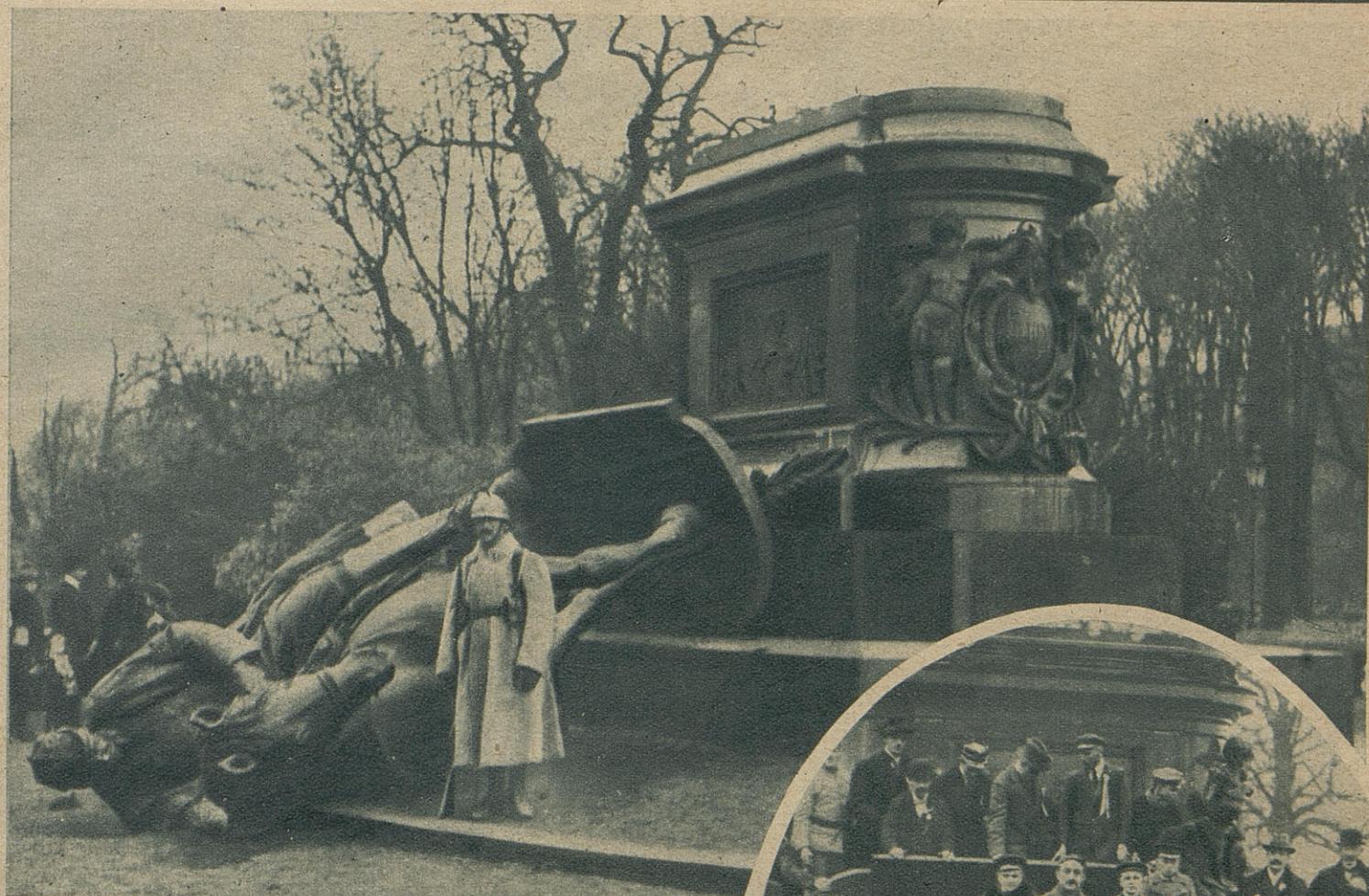
Le porte-plume est terminé : on



Le cheval mécanique dont nous avons parlé dans un de nos derniers échos.

engage la plume dans l'espace ménagé par le vide de la seconde feuille et elle tient parfaitement.

LA VENGEANCE DES MESSINS : ILS JETTENT A BAS LES STATUES DE LEURS OPPRESSEURS



La statue de Guillaume I^{er} abattue sur l'esplanade de Metz.



Autour de la statue de Guillaume I^{er} abattue sur le sol.



L'entrée des Français à Château-Salins.

Les Messins n'ont pas attendu l'arrivée des Français pour renverser les kolossales statues des Hohenzollern dont la vue leur était imposée depuis plus de quarante ans. Le monument de Guillaume I^{er} sur l'Esplanade a été jeté à bas de son socle. Frédéric-Charles, celui qui fit son entrée dans Metz livré par Bazaine, est couché maintenant

dans le gazon et sert de crachoir aux petits garçons. Frédéric III et Frédéric-Charles ont subi le même sort et se sont brisés au contact du pavé. Quant à la statue de Guillaume II, en prophète Daniel sur le porche de la cathédrale, on lui a accroché sur la poitrine une pancarte, avec cette inscription : « *Sic transit gloria mundi* ».

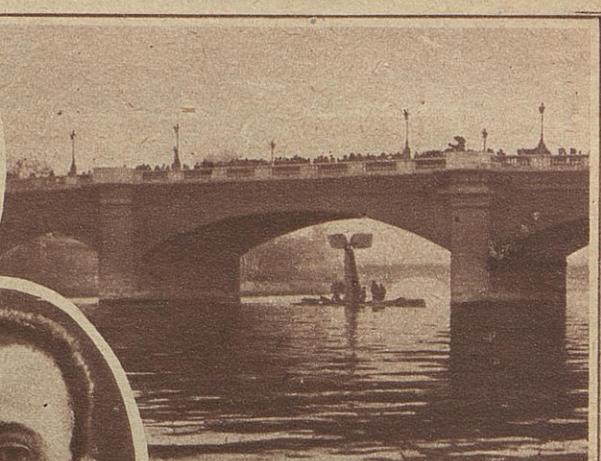
EN MARGE DE LA GUERRE



Les réjouissances populaires le 11 novembre à Milan pour célébrer la victoire des Alliés.



Les trois commissaires de la République française pour l'Alsace et la Lorraine : en haut M. Mirman (pour Metz) ; à gauche, M. Maringer (pour Strasbourg) et M. Poulet (pour Colmar).



Le 17 novembre, un des nombreux avions qui évoluèrent sur Paris tomba dans la Seine; les passagers s'en tirèrent avec un bain un peu froid.



Le retour à Paris du commandant Raynal, le héros du fort de Vaux, qui était interné en Suisse.



AUJOURD'HUI MÊME
Retenez chez votre librairie
le numéro de "J'ai vu... Noël"

CONSACRÉ A

CLEMENCEAU ET FOCH

(Numéro spécial — Prix : 1 franc.)



Le commandant Gabriele d'Annunzio, le héros de tant de vols audacieux, et le capitaine Pallis.



La marquise Daguilhon-Pujol, qui a reçu la croix de guerre.

La cantatrice Geraldin Farrar et le vice-président de la Ré-

publique des Etats-Unis (M. Marshall) à une fête de charité.



Un avion touché ces jours derniers sur un toit à Paris.



M. Schwander, l'ex-stathalter allemand d'Alsace-Lorraine.



Le poète Henry-Jacques, qui publie *Nous... de la guerre*.



L'artiste Jane Durandau qui expose rue Richemance.



La tombe de Garros, retrouvée dans le cimetière de Vouziers.

ŒUVRES DE L'ABBÉ WETTERLÉ

DÉPUTÉ DE L'ALSACE-LORRAINE

L'ALLEMAGNE QU'ON VOYAIT ET CELLE QU'ON NE VOYAIT PAS. — Un volume in-16 Net 4 fr. 50

PROPOS DE GUERRE. — Un volume in-16 ... Net 4 fr. 50

CE QU'ÉTAIT L'ALSACE-LORRAINE ET CE QU'ELLE SERA. — Un volume in-16... .. Net 4 fr. 50

LE PROFESSEUR KURT-OSCAR MULLER. (Ses Lettres de 1912-1913. Son Carnet de Guerre). — Préface de M. Paul DESCHANEL, de l'Académie Française. — Couverture dessinée par HANSI. — Un volume in-16... .. Net 4 fr. 50

TÊTES DE BOCHES. — Un volume in-16... .. Net 4 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS.

HERNIE



NOUVEAU BANDAGE PLUS de SOUS CUISSE de RESSORT DORSAL
Contention parfaite — Fixité absolue

Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE SAVON

ASTHME
REMEDE EFFICACE
CIGARETTES OU POUDE
ESPIC
Tous PHOS. - Signature J. ESPIC sur chaque cigarette



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de gymnastique de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour défendre la France.

Brochure gratis contre timbre. :-

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var).

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Ar. Solfèra, Paris

Éviter l'équivoque sur les qualités
SAVONS spécial non silicaté 32 fr. le postal de 10 kg.
Huiles cuit extra pur 72% 42 fr. —
de table extra douce 70 fr. —
d'olive pure super. 81 fr. 50 —

CONTRE MANDAT-POSTE A
PIGNATEL & C^{ie}, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien
27 rue Matabiau, Toulouse

ARTICLES POUR MILITAIRES
Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc.
Catalogue franco. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris

TISON

POELE à BOIS et à FEU CONTINU
ÉCONOMISE 80 %
de Bois
RÉCUPÈRE 60 %
de Chaleur du
CHAUFFAGE AU BOIS

3 BUCHES suffisent en 24 HEURES
pour obtenir un Chauffage hygiénique parfait
En vente : Dans toutes les bonnes maisons
tenant l'Article de Ménage
MODÈLE depuis 55 francs

Gros : JORIN, 3, rue Richer, Paris.

Maladies de la Femme

LE FIBROME

Sur 100 Femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes, et autres engorgements, qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continuelles auxquelles elles sont sujettes. La femme se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.



Exiger ce portrait

QUE FAIRE ? A toutes ces malheureuses il faut dire et redire : **Faites une cure avec la**

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la **Jouvence de l'Abbé Soury** est composée de plantes spéciales sans aucun poison; elle est faite exprès pour guérir toutes les MALADIES INTÉRIEURES DE LA FEMME : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR d'AGE, Étourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Varices, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'**HYGIÉNITINE des DAMES** (2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt).

La **Jouvence de l'Abbé Soury**, 5 fr. le flacon dans toutes pharmacies; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons franco contre mandat-poste 20 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratis.)

438

"... Un album unique sur la guerre et un document de premier ordre dont on appréciera la valeur le jour où il ne sera plus possible de le trouver en librairie."

PIERRE MAC ORLAN.

Germania

LES ALLEMANDS PEINTS PAR EUX-MÊMES
LES ALLEMANDS PEINTS PAR LES NEUTRES

Magnifique album de 180 pages in-quarto (21x27), contenant 132 dessins des premiers collaborateurs des grands journaux satiriques d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie et des plus remarquables artistes américains, argentins, espagnols, grecs, hollandais, norvégiens, suédois, suisses, etc., etc.

Couverture en cinq couleurs de Maurice NEUMONT
Légendes en cinq langues :
français, anglais, italien, espagnol et portugais.

Prix : 3 fr. 50

Envoi par poste recommandée contre mandat postal de 4 fr. (Étr. : 4 fr. 55) adressé à l'Administrateur de L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, r. de Provence, Paris.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
300 exemplaires numérotés, sur beau vélin, grandes marges.
L'exemplaire : 10 fr. franco.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.

J'ai vu.

URODONAL

et le tabac



Le tabac est un poison du cœur et surtout des vaisseaux.

HUCHARD

L'Urodonal permet le cigare en supprimant le danger de la nicotine

Songez, fumeurs, au précieux Urodonal. Rappelez-vous qu'il n'est rien de tel pour assouplir les vaisseaux, conserver la tonicité du cœur, abaisser la tension vasculaire, enrayer la sclérose, dégraisser le sang, éliminer les toxines, enfin et surtout dissoudre l'acide urique, comme l'eau chaude dissout le sucre : bref, neutraliser au fur et à mesure la néfaste besogne de la nicotine. Il est évident que si deux forces égales pèsent, chacune de son côté, contre une cloison, l'équilibre aura toutes les chances d'être assuré. Voilà comment, avec l'accompagnement d'un verre d'Urodonal, un bon cigare, une bonne pipe, voire même une série de cigarettes ne sauraient plus désormais faire de mal à personne.

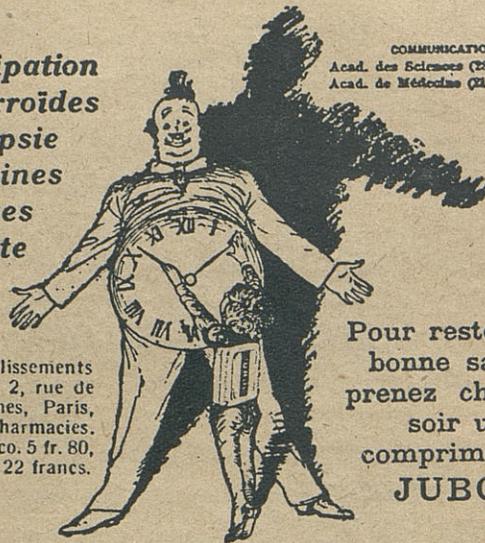
Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — Le flacon, franco 8 fr., les trois, franco 23 fr. 25.

JUBOL

rééduque l'intestin

Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Vertiges
Entérite

COMMUNICATIONS I
Acad. des Sciences (28 juin 1909),
Acad. de Médecine (21 déc. 1909).



Pour rester en bonne santé prenez chaque soir un comprimé de JUBOL

— Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fco. 5 fr. 80, les 4, fco. 22 francs.

JUBOL, régulateur de l'intestin, fixe une heure constante aux jubolisés.

« Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés, aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lavements. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à toutes : donc il faut juboliser les récidivistes de la constipation. »

D^r PÉRICHON,
de la Faculté de Médecine de Lyon.
Ancien interne des asiles.

FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'opothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).



Spécifique des Maladies de la femme

Arrête les hémorragies.

Supprime les vapeurs.

Guérit les fibromes non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flac. de Fandorine, fco 11 fr.; flac. d'essai, fco 5.30.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang, non toxique

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 11 francs.

Aucun risque contre remboursement.

Brochure sur demande.



Vamianine juvène l'avarie et en empêche toutes les manifestations.

Pagéol

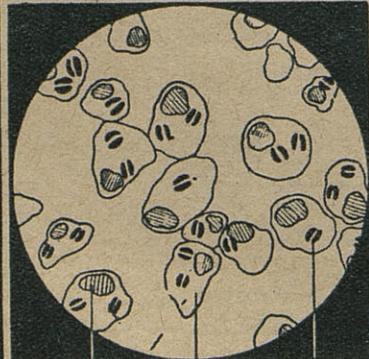
ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE

Guérit vite et radicalement

Supprime les douleurs de la miction

Évite toute complication

Communication à l'Académie de Médecine du 3 décembre 1912.



Moyaux des Globules blancs
Gonocoques
Goutte de pus vue au microscope.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco 6 fr. 60; la boîte, franco, 11 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exiger la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.

Etabliss^{ts} Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fco 5 fr. 30; les 4, fco 20 fr.; la grande boîte, fco 7 fr. 20; les 3, fco 20 francs.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Sauvée grâce à la GYRALDOSE